
CATÉGORIES LOGIQUES

ET INSTITUTIONS SOCIALES

I

Les cellules groupées dans un cerveau n'apportent pas seulement des sensations ou des éléments de sensation, des appétits ou des impulsions élémentaires, à l'association cérébrale dont elles font partie; elles y apportent le sang dont elles sont baignées, les substances chimiques dont elles se composent, leur température et leurs autres qualités physiques. Mais la psychologie, même la plus physiologique, néglige nécessairement tous ces apports d'ordre physique ou vital, ou n'y a égard que dans la mesure où ils conditionnent les premiers. Elle considère avant tout l'esprit comme un faisceau de petites sensations ou de petites appétitions cellulaires, échos les unes des autres. Ainsi doit procéder la sociologie, simple psychologie sociale, si elle veut avoir son domaine propre et sa raison d'exister. Les membres et les organes, la physionomie et la conformation des hommes d'une société, ne peuvent lui être indifférents; elle s'en occupe même beaucoup; mais l'apport vraiment social de ces hommes, à ses yeux, ce sont leurs idées et leurs intérêts, leurs convictions et leurs passions. Elle doit, ne serait-ce que par une nécessité d'analyse méthodique, s'attacher à cela exclusivement et faire abstraction de tout le reste. Simplifiée de la sorte, la science sociale apparaît sous un aspect tout nouveau, non avec la pureté d'un schème abstrait, mais avec la force et la densité d'un système fort, rigoureux et bien vivant. On voit alors que cette psychologie des sociétés présente avec la psychologie des personnes, les analogies les plus frappantes, notamment au point de vue du fonctionnement logique des deux. C'est ce que nous allons tâcher de montrer dans cet article.

Ce que les cellules cérébrales élaborent de spirituel, chacune à part, dans leur longue phase de nutrition préliminaire, nul n'en sait rien; la personne, objet de la psychologie, commence au moment

où, après être entrée en communication et avoir traversé sans nul doute une période de lutte, de désordre, plus ou moins abrégée grâce à une tendance héréditaire et à une prédisposition organique au groupement personnel, elles manifestent ce double phénomène d'ensemble : une croyance et un désir, le tout impliqué assez confusément dans une sensation. On me permettra de ne voir dans la première croyance et le premier désir conscients que la prééminence enfin reconnue, je ne dis pas d'une cellule sur toutes les autres, mais du contenu spirituel d'une cellule sur celui des autres dans lesquelles il s'est propagé, non sans des résistances probablement très fortes. Les croyances et le désir en question sont donc le *reste*, probablement très faible, des *soustractions* intérieures. Mais en vertu des mêmes causes qui l'ont fait surgir, ce reste tend à s'accroître, et j'entends par logique la voie suivant laquelle s'opère cet accroissement dont le terme idéal, souvent approché par l'adulte à son apogée, mais jamais atteint, serait l'harmonie sans nulle dissonance, l'addition sans nulle soustraction, des quantités élémentaires de nature inconnue élaborées par toutes les cellules du cerveau. Nous dirons donc que la croyance et le désir, quand ils se montrent à la conscience, sont déjà le produit d'une coordination logique des éléments sensationnels, et que celle-ci va progressant jusqu'à la formation de ces deux grandes fonctions mentales : le jugement et la volonté. Ajoutons que, si elles s'opposent souvent, la première cependant est hiérarchiquement supérieure à la seconde et tend à se la subordonner.

Tout ce qui précède s'applique au monde social. Des sauvages ou, si l'on veut, des singes anthropomorphes, ont beau être réunis sur un même territoire, s'y battre et s'y tuer, voire même s'y accoupler : il n'y a rien là de sociologique encore. Nous devons traverser d'abord bien des séries de générations muettes et sans lien, où les familles isolées ne se rencontraient que pour s'exterminer sans se comprendre, et où, dans le sein de chaque famille, encore toute bestiale, dépourvue de toute communication verbale, l'amour et le dévouement réciproques étaient sans doute connus, mais non l'obéissance à l'ordre du père ni la foi à l'enseignement du père. Après cette phase présociale, d'une durée indéterminée, il vient un âge où les sensations et les impulsions, les jugements et les volontés, qui naissaient et mouraient jusque-là isolément dans chaque cerveau individuel, parviennent à se communiquer des parents aux enfants, et réciproquement, par la vertu de quelques gestes, puis de quelques signes sonores ; ces jugements et ces volontés se reconnaissent dès lors en conflit ou en accord, en conflit le plus souvent peut-être, et

un travail intra-familial de lutte et de discipline, qui échappe d'ailleurs à nos investigations, aboutit à cette première coordination logique des idées et des tendances individuelles de la famille primitive : la religion et le gouvernement domestiques¹. La société, seul et unique objet de la sociologie (cela est trop clair, mais ce n'est pas une raison pour l'oublier), commence alors. Combien frêle et humble devait être cette première ébauche de foi religieuse et d'organisation politique, nous pouvons aisément le supposer. Car il faudrait bien se garder d'en chercher l'image dans ce que nous savons de l'ancienne *gens* romaine, grecque ou hindoue. Les plus antiques documents ne nous laissent, en effet, entrevoir la famille antique que déjà adulte et achevée, sorte d'Église et d'État minuscule, qui a dû exiger des millions d'années pour atteindre sa perfection propre et pour se répandre comme telle sur toute la surface du globe par voie d'exemple et d'hérédité à la fois. Il est à croire qu'à ce début ultra-antique où la préhistoire même ne remonte pas, la part de leurs perceptions, de leurs hallucinations personnelles, par laquelle se confirmaient entre eux les divers membres de la famille, et la part de leurs activités par laquelle ils collaboraient, étaient fort minimes. Mais elles tendaient à grandir, par la raison même qui les avait fait naître; et ce que j'appelle logique sociale, c'est la direction des faits sociaux qui donne satisfaction à cette tendance. L'idéal poursuivi serait que l'unanimité et la collaboration des membres d'une société fussent complètes, sans nulle dissidence. Mais le progrès est déjà énorme quand, les familles s'étant élargies en tribus, puis agrégées en cités, le fétichisme et le despotisme domestiques sont devenus par degré ces deux grandes fonctions nationales : une religion et un gouvernement dignes de ce nom. Ajoutons que si elles se combattent fréquemment, l'harmonie tend toujours à se rétablir entre elles par la prééminence reconnue de la première. L'ordre n'existe que lorsque tout pouvoir a un caractère religieux; aussi, quand la religion vraie est devenue ce que nous appelons la science, tout pouvoir aspire à revêtir un caractère scientifique.

1. C'est probablement une seule famille plus avancée que les autres, qui est parvenue à fonder en elle un culte et une autorité patriarcales; et son exemple a dû être suivi. Mais il y a lieu de croire que beaucoup de familles n'ont pu le suivre, comme on voit des cerveaux mal organisés où n'éclôt qu'une personnalité confuse et multiple. La sélection élimine tous ces arriérés. — Ajoutons que, de tout temps, ont dû exister, sinon dans toutes les familles humaines, au moins dans quelques familles privilégiées, des germes de vertus instinctives, de moralité innée, conditions préalables de toute société. Dans toutes les espèces animales, même inférieures, qui présentent une tendance à la vie sociale, nous rencontrons toujours ces bonnes semences de sympathie, de courage et d'abnégation, suivant la remarque d'Auguste Comte, abondamment démontrée par M. Espinas dans ses *Sociétés animales*.

Or, comment ces deux grandes facultés de l'âme sociale, double aspect du même moi social, se sont-elles constituées? De la même manière que se sont formées les deux facultés correspondantes de l'âme individuelle, double aspect du moi individuel. Les faisceaux familiaux d'abord, puis nationaux, des énergies individuelles envisagées comme intellectuelles ou comme volontaires, c'est-à-dire ce faisceau de crédulités semblablement dirigées qu'on appelle une religion et ce faisceau de docilités semblablement dirigées qu'on appelle un gouvernement, supposent au moins deux points communs de visée, deux foyers produits par cette convergence de rayon, mais deux foyers accouplés, intimement unis et paraissant se rattacher ensemble à un même Être, faute de quoi l'unité sociale se romprait. Cet être imaginaire soit, mais nécessaire, source supposée de tous les enseignements admis et de tous les ordres reçus, incarnation même du vrai et du bien, cet objet créé et inévitablement affirmé par la pensée et la volonté collectives, c'est le Dieu particulier de la famille, de la tribu ou de la cité, dont on sait l'importance capitale dans le haut passé de tous les peuples. Fractionné ou multiplié par l'adjonction de dieux étrangers, il peut donner naissance à un polythéisme tumultueux et transitoire, mais non sans une tendance évidente et prédominante enfin au rétablissement du monothéisme primitif. — Or l'idée de Dieu, si je ne me trompe, joue précisément dans la formation première d'une société le rôle joué dans la formation première du moi par l'idée de la matière. Cet objet dont l'affirmation est impliquée dans toutes les sensations du moi, cette réalité extérieure jugée à la fois substance et force, corps et âme, par l'invincible et naïf réalisme de tous les hommes à l'exception de quelques philosophes tout au plus, n'est certainement pourtant que l'effet du travail d'objectivation dont il paraît être la cause, et qui consiste dans la collaboration des énergies cellulaires du cerveau, envisagées sous leur double aspect, moniteur ou impulsif.

Mais pour que la convergence judiciaire ou volontaire des sensations et des impulsions dans l'esprit, pour que la convergence religieuse ou gouvernementale des jugements et des volontés dans la nation, parviennent à s'opérer, la première condition est que ces sensations et ces impulsions, ces idées et ces volontés, soient mises en communication, s'échangent entre elles, et, par conséquent, possèdent et reconnaissent une commune mesure de leur valeur. Ce moyen d'échange est fourni, en psychologie individuelle, par ces deux entités singulières, l'espace et le temps, — que j'aimerais mieux désigner en un seul mot, l'Espace-Temps, tellement leur lien est intime, — et en psychologie sociale, par cette autre entité non moins

étrange, non moins féconde en idolâtries ou en illusions réalistes, la Langue, qui, comme nous le verrons, a deux faces bien distinctes. — Il y a d'ailleurs à remarquer, disons-le tout de suite, que ces entités, l'Espace-Temps et la Langue, quoique étant la condition du développement de ces réalités, le Monde et Dieu, ont dû se développer parallèlement à celles-ci et se sont formées peut-être de leurs débris lentement accumulés; car toute notion a commencé par être un jugement et tout moyen par être un but.

Ainsi, soit pour la personne, soit pour la société, nous distinguons avec soin entre les fonctions et leurs objets, entre les rayons convergents et leurs foyers, entre les opérations et les œuvres, c'est-à-dire entre l'intelligence ou la volonté, la vie religieuse ou la vie politique d'une part, et, d'autre part, l'Espace-Temps, la Matière-Force, la Langue, le Dieu. — Ces objets, ces foyers, quand il s'agit de la personne, on les appelle catégories : c'est le nom qu'on donne, dans la terminologie de Kant et de son école, dont je n'admets pas d'ailleurs l'esprit, à l'Espace et au Temps, à la Matière et à la Force (ou à la substance et à la cause). Si on leur conserve cette appellation, il y a tout autant de raisons de considérer la Langue et la Divinité comme les catégories de la Logique sociale. — Mais on comprend qu'un si bref énoncé de thèses en apparence si paradoxales ou si arbitraires ne puisse suffire, et qu'elles exigent des explications.

II

Je n'entends point, par catégories, des moules rigides et co-éternels dont la pensée en fusion serait forcée de subir la forme inflexible et innée, sortes de types spécifiques à l'usage des logiciens, et soi-disant créés à part, sans transition concevable de l'un à l'autre, tels que les types spécifiques à l'usage des naturalistes d'avant Darwin. Non, les catégories que je reconnais sont purement et simplement des conditions permanentes, nécessaires, de l'équilibre plus ou moins stable, d'où s'écartent souvent, mais où aspirent et reviennent toujours les éléments tumultueux de la vie mentale, et aussi bien de la vie sociale. Et ces conditions sont des foyers plus ou moins nets, virtuels ou réels, peu importe, où doivent converger ces éléments pour s'accorder; en d'autres termes, des objets conçus avec une précision inégale, mais des objets généraux, susceptibles de se ramifier en variations d'une fécondité exubérante. — Ainsi, je me garde de confondre les fonctions et les catégories. Le jugement et la volonté, la religion et la politique sont des fonctions; mais la Matière-Force

ainsi que l'Espace-Temps, la Divinité ainsi que la Langue, sont des catégories. Ce sont là des catégories *logiques*, c'est-à-dire n'ayant trait qu'aux fonctions intellectuelles du Jugement et de la Religion. Mais il y a aussi des catégories ou demi-catégories *téléologiques*, qui répondent aux fonctions pratiques de la volonté et du gouvernement. L'*agréable* et le *douloureux* sont, l'un poursuivi, l'autre évité par le vouloir de l'individu primitif comme des choses qui existent en dehors de lui, et qu'il incarne dans les objets matériels de ses perceptions; de même, le *bien* et le *mal* sont poursuivis ou évités par le devoir de l'homme social, comme des réalités idéales ou des idéalités réelles qu'il cherche à fixer et qu'il fixe en effet en les incorporant dans les objets divins de son adoration. Il y a donc, en tout, pour l'esprit individuel, les catégories suivantes, logiques ou téléologiques : la Matière-Force, l'Espace-Temps, le Plaisir et la Douleur; et pour l'esprit social : la Divinité, la Langue, le Bien et le Mal. Essayons de montrer leur mode de formation, leurs analogies et leur rôle ¹.

Supposez que l'idée de matière manque au cerveau de l'enfant, et imaginez le trouble inapaisable de son esprit dans ce chaos de sensations visuelles, tactiles, sonores, olfactives, qui l'assailleraient en même temps. Forcé de se les attribuer à lui-même et à lui seul, du moins après que le sentiment net ou confus du *moi* a pris naissance par une première convergence centrale de ses énergies, il se trouverait formuler à la fois dans ses perceptions les propositions les plus contradictoires : « Je suis ce rouge et je suis ce bleu, je suis ce bruit et je suis ce son, je suis ce froid et je suis ce chaud, etc. » On dira peut-être qu'il lui serait loisible de rattacher ses sensations, non à lui-même, mais les unes aux autres, de dire par exemple : « Ce cri a cette couleur (ou est cette couleur); cette odeur *est* ou *a* cette température, etc. » Mais dans ces jugements, le choix du sujet serait arbitraire; et, en outre, tant que leurs termes, les sensations différentes, ne seraient pas jugées autres que lui-même, ces nouveaux jugements impliqueraient au fond la même contradiction que les précédents. Le besoin de ne pas se contredire, et, autant que possible, de se confirmer, oblige donc le cerveau naissant à imaginer l'*autre que soi*, à affirmer cet inconnu et cet inconnaissable, pour mettre fin à ses difficultés intérieures. Ce *non-soi*, produit d'une négation hardie et

1. Les considérations, les analogies qui vont suivre ont un caractère aventureux qui pourra effaroucher nombre de lecteurs. Mais, bien qu'elles rentrent assez naturellement dans le plan général de mes manières de voir en sociologie, elles pourraient en être retranchées sans que leur condamnation entraînant celle du reste. Je tiens à noter ici ce défaut de solidarité entre ce qu'il y a de conjectural et ce qu'il y a de démontré ou de plausible dans mes idées.

féconde, d'une projection spontanée du moi qui se multiplie hors de lui-même, devient à chaque instant le sujet des jugements internes qui ont des sensations pour prédicat. A chaque instant, l'esprit imagine un corps auquel il attribue, non pas diverses sensations d'un même sens (blanc et noir, chaud et froid, son grave et son aigu, rudesse et poli, etc.), mais une sensation de chaque sens (blanc, chaud, son grave, rudesse, etc.). Car les diverses sensations d'un même sens s'excluent et se contredisent, tandis que des sensations appartenant isolément à divers sens ne se contredisent point, et même ont l'air de s'appuyer et de se confirmer en se rencontrant sur le même corps ou corpuscule. Il est clair que la logique oblige l'esprit à concevoir un nombre indéfini de corps ou de corpuscules de ce genre, c'est-à-dire autant qu'il discerne de sensations différentes de même nature. La multiplicité et la discontinuité des atomes, et l'impossibilité d'écarter cette hypothèse aussi nécessaire que décevante peut-être, se trouvent expliquées ainsi.

Mais, si le concept de la *matière* doit se développer de la sorte en un nombre indéfini de *matières*, il reste à coordonner celles-ci de telle sorte que leur juxtaposition confuse dans la même pensée n'y donne pas lieu à des contradictions aussi choquantes que les absurdités évitées par cette notion. Le cerveau obtient ce résultat par un classement que lui procure l'idée de l'Espace. De même qu'il a attribué ses impressions à des corps, il attribue maintenant les corps à des lieux, bien qu'à vrai dire les lieux ne soient que le souvenir de corps absents, le fantôme incorporel des corps pour ainsi dire, provoquant la prévision de corps futurs ou possibles. La notion de l'Espace se forme en effet par une suite d'expériences tactiles, puis visuelles, c'est-à-dire de jugements portés sur des objets matériels qu'on affirme après les avoir désirés. Du chaos de ces objets accumulés par ces tâtonnements naît tout l'ordre géométrique. Ces lieux, qu'il juge homogènes quoique distincts, l'esprit n'a pas de peine à les supposer liés ensemble et à en former un système merveilleux de propositions impliquées les unes dans les autres, ne se contredisant jamais et se confirmant toujours.

Simultanément, d'autres contradictions à éluder contraignent l'esprit à compléter le concept de Matière par celui de Force, et le concept d'Espace par celui de Temps. Un état d'esprit se compose non seulement de sensations, mais de sensations et de souvenirs, et certaines sensations se trouveraient en conflit sans issue avec les images d'autres sensations si l'idée de Force n'intervenait. Je juge ce fruit doré, mais je me souviens de l'avoir jugé vert; ce fleuve est rouge et grondant, mais je me souviens qu'il était bleu et murmu-

rant. Est-ce donc le même fruit? est-ce le même fleuve? La perception du mouvement donne lieu à des problèmes presque pareils. On attribue tel corps à ce lieu; mais on se souvient de l'avoir attribué à d'autres lieux. Comment un même corps peut-il occuper divers lieux? On lève la contradiction en affirmant qu'il ne les occupe pas dans le même instant. Mais qu'est-ce que l'instant? On crée les corps à l'image intime de soi-même, on les anime, on leur prête une âme, un désir d'action et de changement, une Force. On embrasse dans le même état d'esprit divers corps indépendants, animés séparément de forces autonomes grâce auxquelles diverses sensations appartenant même à un seul sens peuvent être attribuées à chacun d'eux. Or, la *simultanéité* n'est pas autre chose que l'*identité* d'un état d'esprit où sont perçus des changements indépendants. Mais la *simultanéité*, c'est ce qu'il y a d'essentiel et de caractéristique dans l'idée de l'instant, élément du temps. Car la *simultanéité* de choses séparément changeantes implique en elle quelque chose de commun, la durée. La durée est le souvenir des actions disparues, le fantôme inanimé des forces passées provoquant l'hypothèse des forces, des actions qui auraient pu être aussi et faire partie du même état d'esprit.

En somme, c'est pour prévenir ou apaiser son anarchie intérieure que le moi doit faire appel aux puissances du dehors; c'est pour établir l'ordre en soi qu'il se projette nécessairement hors de soi, non sans se refléter dans son objet; et sa foi dans la réalité extérieure, dans la matière et la force, dans l'espace et le temps, couple de qualités si visiblement suggérées par la sienne, par celle de la croyance et du désir, n'est si tenace et inébranlable que parce qu'elle est pour lui la première condition de vie mentale. — Ajoutons que, pour compléter les catégories logiques dont il vient d'être parlé, la volonté se crée de la même manière la catégorie téléologique du plaisir et la douleur, dualité correspondante, celle-ci, aux deux pôles, positif et négatif, du désir; car le désir a deux pôles comme la croyance qui est affirmation et négation. L'agitation produite par les impulsions divergentes des divers organes serait sans terme, si, après quelques expériences agréables ou pénibles du goût, du toucher, et des autres sens, le Plaisir et la Douleur n'apparaissaient comme des réalités extérieures, incarnées d'ailleurs dans les objets précédents, et créées tout exprès pour servir d'écoulement à l'activité.

En vertu de nécessités toutes pareilles, le groupe social quand il cherche à se former est obligé de se créer des objets nouveaux pour orienter vers eux, non plus les sensations et les appétits seulement d'un même individu, mais les pensées et les desseins d'individus dif-

férents qui, chacun à part, se sont accordés avec eux-mêmes comme, il vient d'être dit, mais qui se heurtent maintenant et se contredisent entre eux. Un chaos de sensations et d'impulsions hétérogènes qui se pressent et se heurtent : voilà le cerveau du nouveau-né; et par une sorte de polarisation systématique, l'attraction des grands objets ci-dessus nommés a organisé ce fouillis en faisceaux. Cela fait, un autre problème se pose. Un chaos d'idées et d'intérêts en lutte entre individus distincts et rapprochés : voilà le premier groupe social; et il s'agit avec cela de former le faisceau le plus fort et le plus volumineux de croyances qui se confirment ou ne se contredisent pas, de désirs qui s'entr'aident ou ne se contrarient pas.

Certainement, dans une mesure limitée, les catégories qui ont opéré l'accord interne de l'individu, peuvent servir à préparer ce nouveau genre d'accord. S'il n'y avait à accorder en société que des perceptions, il n'y aurait nul besoin d'imaginer de nouvelles catégories; les précédentes suffiraient. En effet, les jugements portés par les différents hommes sur le nombre, le poids, la résistance, la couleur, la distance, le volume, la vitesse des objets s'harmonisent d'ordinaire et se concilient merveilleusement¹. Les perceptions ne sont donc pas ce qu'il y a de difficile à concilier dans une nation. Elles naissent d'accord, grâce surtout aux jugements géométriques et chronologiques, qu'elles impliquent; et, quand elles se rencontrent socialement, mises en présence par le langage (sans lequel, il est vrai, remarquons-le, elles n'auraient nulle conscience de leur similitude d'homme à homme, c'est-à-dire de leur vérité dans le seul sens que nous puissions donner à ce mot), elles n'ont qu'à se dévisager pour se reconnaître sœurs. Encore faut-il observer que le langage, en leur donnant le sentiment de leur identité, précise et déploie chacune d'elles par l'effet de leur mutuel reflet et redouble la foi avec laquelle chacune d'elles est saisie. L'Espace et le Temps, tels que nous les concevons, tels que la science les analyse, les ouvre et les fouille, en vue d'y trouver une explication toute mécaniste de l'univers, sont autant que la Matière et la Force, le fruit d'une

1. Admirons effectivement le merveilleux pouvoir conciliateur de l'Espace et du Temps. Non seulement, en se localisant de ces deux manières, les sensations hétérogènes de chaque état d'esprit individuel parviennent à s'accorder, soit qu'elles cessent d'impliquer contradiction (impressions différentes attribuées à des points différents), soit qu'elles se confirment (impressions de divers sens relatives à un même point); mais encore les états d'esprit produits de la sorte chez des individus distincts concordent toujours, sauf des anomalies morbides, soit qu'ils ne se contredisent pas (états intérieurs d'hommes regardant des paysages différents), soit qu'ils se confirment (états intérieurs d'hommes regardant de différents points de vue le même paysage).

longue élaboration sociale et non pas seulement psychologique. Il fallait donc, pour développer les catégories en question et les rendre propres à un emploi social, que le langage fût d'abord conçu et formé.

Mais, avant tout, il fallait que la divinité apparût. Voici pourquoi. Outre des perceptions, il y a à accorder, en société, des pensées et des volontés. Or, c'est précisément parce que les divers individus perçoivent semblablement les mêmes objets matériels que leurs pensées se combattent, ces objets éveillant en eux les associations d'images les plus variées, et, primitivement, les hallucinations les plus originales. Et c'est précisément parce que, dans bien des cas, ils incarnent dans les mêmes objets physiques le plaisir, que leurs volontés se combattent, chacun d'eux voulant posséder seul ces choses en trop petit nombre pour tous. L'accord individuel ici produit donc le désaccord social. Pour remédier à ce désordre, un seul moyen s'offrait. Parmi les hallucinations contradictoires que la vue de la nature suscitait en foule chez les premiers hommes, il fallait qu'une seule ou quelques-unes propres à un homme marquant, finissent par s'imposer aux autres. Il en a été ainsi par le prestige personnel de cet homme et la crédulité imitative de ses semblables. L'objet, auquel la vision de cet homme a prêté une *âme* d'un certain genre, cesse d'être un objet comme un autre ¹; il devient un fétiche, une espèce de dieu, où il est aisé de reconnaître, dès l'origine, deux aspects : une *personne* et une *puissance* surnaturelles. De l'unanimité ainsi produite jaillit, pour la première fois, l'idée de vérité. La pensée individuelle s'était arrêtée à l'animisme qui lui avait fourni l'idée de force; la pensée sociale commence par l'animisme qu'elle transfigure et qui lui fournit l'idée du divin. En même temps, parmi les volontés capricieuses et contraires des premiers hommes, une volonté plus forte ou plus despotique s'est imposée, celle d'un homme prestigieux qui est parvenu à se faire obéir volontiers, même par ceux qui trouvaient l'obéissance douloureuse. Cette communion des activités, pour la première fois, a donné l'idée du bien et du mal. Ces objets de la volonté collective, fort distincts du plaisir et de la douleur, ont été situés en dehors de la société, comme le plaisir et la douleur en dehors du moi. Ils ont été situés dans la vie posthume, et incarnés dans les dieux mêmes qu'il s'agit d'aller trouver ou de fuir dans des régions extra-terrestres, où l'on tend de plus en plus à

1. Quel qu'il soit d'ailleurs. Car, ce qui importe, ce n'est pas la nature de la vision, mais sa propagation; c'est une foi commune qui est exigée, non une foi vraie.

les localiser, et qui se divisent en deux grandes classes : les dieux *bons* et les dieux *mauvais*.

Soyons plus explicites. De même que le premier germe de l'ordre mental a été fourni au cerveau naissant par l'apparition du moi, le premier germe de l'ordre social a été donné à la société primitive par l'apparition du chef. Le chef est le moi social, destiné à des développements et à des transformations sans fin. Mais le jugement de *subjectivation*, origine de l'esprit, a dû inévitablement conduire aux jugements d'*objectivation*, les objets n'étant que la multiplication hypothétique du sujet, et le sujet n'étant que l'objet primitif et fondamental; et pareillement l'intronisation d'un homme. la prostration et l'asservissement d'une foule à ses pieds, ont fatalement amené des apothéoses, les dieux n'étant que la multiplication imaginaire du maître, et le maître n'étant que le premier des dieux. On objective par la même raison qu'on a d'abord subjectivé; on fait des dieux aussi nécessairement qu'on a dû faire des rois. — D'ailleurs, à y regarder de plus près, l'idée des dieux est déjà impliquée dans celle du maître, comme l'idée des objets dans celle du moi. Le roi apparaît parce que le seul moyen d'accorder un groupe de personnes auparavant sans lien est que la personnalité de l'une d'elles s'étende à toutes les autres, par l'effet de la *suggestion prestigieuse*. Ce que le chef croit est cru par tous. Mais ce chef, que peut-il croire, si ce n'est ses propres visions qui lui montrent la réalité pleine d'âmes déjà divines? Et que peut-il vouloir, si ce n'est la satisfaction de caprices bizarres provoqués par ses visions? Ainsi l'essence même du roi est de désigner le dieu. Mais le roi meurt, et son dieu lui survit, car il n'y a pas de raison pour que son dieu soit mortel lui-même. D'ailleurs, après sa mort, il y aurait danger de dissolution sociale si ce moi fascinateur qui a seul animé jusque-là ce groupe humain paraissait détruit. Il est donc jugé persistant, immortel, et ses pensées comme ses volontés passées revêtent un caractère immuable et sacré qui double leur force impérieuse. Par une suite d'apothéoses pareilles, aussi bien que par une suite d'hallucinations magistrales, le ciel mythologique s'accroît jusqu'à ce que, de cette multiplicité de dieux nés pour établir l'ordre, naisse un nouveau chaos, un fouillis de contradictions, d'où l'on sort lentement par un effort de concentration monothéiste. — N'est-ce pas ainsi que le moi changeant et passager crée hors de lui des atomes jugés immuables et immortels? L'objectivation n'est-elle pas l'apothéose du moi passé et remémoré, du moi immortalisé qui se multiplie confusément au dehors jusqu'à ce que la raison, sorte de monothéisme, se débrouille dans ce désordre où elle introduit l'unité? et, du reste, cette idée

ou cette sensation élémentaire qui, ai-je dit, en se propageant dans tout le cerveau, est devenue le moi, en quoi a-t-elle pu consister si ce n'est en une objectivation quelconque? Le moi et le non-moi, le roi et le dieu, sont donc donnés en même temps, quoique l'un soit le reflet de l'autre; et ils se développent parallèlement.

L'idée divine a lui. Dès lors, mais à cette condition seulement, sous l'empire d'une suggestion commune qui se perpétue et se complique au cours des âges, les pensées et les volontés disciplinées sortent de l'anarchie, entrent dans l'ordre, marchent d'un pas lent, mais en masse, dans la voie des progrès futurs. Il est inévitable, au début des sociétés, que l'ensemble des idées vraies, des propositions investies du privilège de la foi unanime, se présente comme un legs des aïeux transmis verbalement de génération en génération à partir de quelques *révélateurs* inspirés par les dieux. La révélation, qu'il s'agisse d'oracles et de songes prédisant l'avenir ou de livres sacrés racontant le passé et la formation de l'univers, est et doit être jugée alors la source de toute vérité; en sorte que le trésor des dogmes *révélés*, des prédictions et des enseignements soi-disant divins, étant donné, la question de savoir si une proposition est vraie revient à se demander si elle est d'accord avec ces prophéties ou ces dogmes. Pour les Grecs, après chaque réponse de la Pythie, la grande affaire était de la bien interpréter. Non seulement *omnis potestas*, mais *omnis veritas* est censée découler à *Deo*. Par la même raison, la source de toute autorité doit être cherchée primitivement non dans l'utilité générale, si difficile à préciser et si discutable, mais dans Dieu, dont un homme se fait l'interprète, par délégation supposée du pouvoir divin. Ces délégués des dieux le sont, soit en vertu du sang divin qui coule dans leurs veines, soit, plus tard, en vertu d'une consécration élective qui s'est transmise fidèlement à partir d'un dieu bon. La vérité et l'autorité sont conçues d'abord comme des choses qui se transmettent et se conservent en se transformant, mais qui ne s'engendrent pas spontanément. Pour l'homme du moyen âge encore, il y a une certaine somme non seulement de vérité, mais d'autorité qui passe, toujours canalisée et close, de main en main, sans jamais s'accroître, suivant des modes de transmission traditionnels et seuls légitimes, et dont la source est Dieu l'ennemi du Diable, le Bien ennemi du Mal.

Observons que de la conception du vrai comme chose révélée découle la nécessité, à la longue, d'un clergé, c'est-à-dire d'une corporation enseignante, réputée infaillible soit dans la personne de son chef, soit dans sa collectivité; et que de la conception du bon comme chose voulue par un Dieu, découle la nécessité d'une

dynastie ou d'une noblesse, d'un corps essentiellement souverain qui est réputé l'exécuteur autorisé des commandements divins.

Des dieux, donc, tout procède; aux dieux, tout revient; ils sont la réponse obligée et facile à tous les problèmes de physique et de cosmogonie, à tous les embarras de la conscience. C'est eux qui soutiennent le monde et le dirigent; aussi sont-ils le sujet de tous les jugements d'un ordre un peu élevé, pendant que les corps matériels continuent à être le sujet des jugements inférieurs. Effectivement la notion de divinité joue le même rôle dans l'intelligence sociale que la notion de matière et de force dans l'intelligence individuelle, et le *déisme* est aussi essentiel à la première que le *réalisme* à la seconde. A la foi absolue et naïve qu'inspirent les mythes religieux des âges reculés rien ne se peut mieux comparer que la foi profonde de la pensée naissante en la réalité du monde extérieur. Douter des dieux au temps d'Homère même, c'eût été comme si l'un de nos enfants de 10 ans s'avisait de révoquer en doute l'existence des corps, sorte de scepticisme fort lent à venir d'ailleurs, fort rare et très peu contagieux. Si l'irréligion et l'athéisme paraissent faire plus de progrès au cours de la civilisation que l'idéalisme subjectif au cours de la pensée individuelle, la différence n'est qu'apparente; les athées sont rares et sont toujours les gens les plus portés aux apothéoses; ils divinisent ce qu'ils appellent la matière et qui est devenu l'Olympe de toutes les puissances universelles, ils divinisent parfois le génie humain sous ses formes les plus éclatantes. C'est seulement en entrant dans le dogmatisme scientifique qu'on sort pour de bon du dogmatisme religieux, non sans en retenir un cachet ineffaçable, indispensable ¹. Dogmatiser est toujours le besoin le plus irrésistible des esprits groupés en face les uns des autres, comme objectiver est celui de l'esprit isolé en face de la nature, je veux dire en face de son propre fouillis d'impressions confuses. Il importe de recon-

1. Au surplus, ce réalisme supérieur, le déisme, n'est jamais ébranlé, on le sait, sans danger pour l'ordre social. Si l'hypothèse divine est écartée, il n'y a plus rien qui paraisse, je ne dis pas certain, mais *obligatoirement croyable*; je ne dis pas bon, mais *obligatoirement désirable*. Or, c'est là l'essentiel au point de vue de la société. — L'idée de matière est à la fois embarrassante et indispensable en logique individuelle, au même titre que l'idée de divinité en logique sociale, c'est-à-dire en politique. Voilà pourquoi les sciences, qui sont le développement de la logique individuelle *par la société*, mais nullement de la logique sociale, travaillent souvent à se passer de la notion d'atome, sans jamais pouvoir s'en défaire; à peu près comme la civilisation, développement de la logique sociale, s'efforce fréquemment d'expulser l'idée de Dieu, sans jamais y parvenir. — Mais nous disons ailleurs que la logique sociale, chez les Européens, cherche à résoudre sa contradiction avec la logique individuelle, en se subordonnant à celle-ci: d'où, à la longue, l'athéisme relatif des civilisations futures.

naître à la religion ce mérite d'être ou d'avoir été socialement une condition d'accord logique, aussi fondamentale que l'objectivation l'est individuellement. C'est seulement ainsi qu'on peut s'expliquer l'universalité, aujourd'hui reconnue par les mythologues les plus éminents ¹, d'une foi religieuse chez tous peuples. Si la religion était fille de la peur, sa présence dans les tribus et les cités les plus braves serait une énigme; si elle était née de l'imposture, il faudrait nier qu'il y eût çà et là des peuples clairvoyants. Si elle était le fruit du despotisme, la verrait-on fleurir parmi les nations ou les peuplades les plus libres? Mais toute difficulté s'évanouit si elle est fille de la raison, de la faculté qui coordonne et systématise, et l'un de ses premiers-nés, au même titre que l'idée de substance et de cause.

Tout nous porte à croire qu'il y a eu, dans les sociétés primitives, une véritable débauche de création mythologique, une exubérance de divinités qui, séparément, contribuaient à l'accord social, mais, par leur nombre excessif, par leurs batailles incessantes, tendaient à ramener l'anarchie. Il fallait percer d'avenues cette forêt, débrouiller cette broussaille. Par bonheur, les langues naissaient en même temps que les religions, et, je crois, naissaient d'elles quoiqu'elles aient beaucoup aidé ensuite au développement de celles-ci. Renversant la thèse, démodée du reste, de Max Müller sur les mythologies considérées comme des maladies de croissance du langage, je penserais volontiers que la parole est une conséquence de la floraison et de la succession des mythes. Parler, en effet, c'est essentiellement *personnifier*, animer divinement toute chose, qualité ou action, qui devient un être existant par soi et doué d'une puissance prestigieuse; et il me semble que, dans les idiomes naissants surtout, cet animisme linguistique reflète étrangement, au lieu de lui servir de modèle, l'animisme mythologique d'où les cultes les plus nobles sont issus. Je ne puis comprendre les mots primitifs que comme des espèces de fétiches sonores, produits spontanés de l'adoration des objets naturels ou des actes humains les plus frappants, dont le nombre a grossi à mesure que cet émerveillement ou cet effarement religieux saisissait de nouveaux objets et de nouveaux actes, cessant de s'attacher aux anciens. Une racine verbale ne serait donc qu'une idole usée et conservée pourtant ², et une langue ne serait que le détritissé séculaire de fétichismes préhistoriques, de religions naïves successivement éteintes, la cendre en quelque sorte des antiques feux sacrés. La langue des premiers temps a dû être le

1. Notamment par MM. Albert Réville et Tylor.

2. De même qu'un *lieu* n'est que le souvenir d'un *corps* disparu, et de même qu'un *moment* n'est que le souvenir d'un ancien phénomène évanoui.

résidu des mythologies. par la même raison qu'aux temps postérieurs elle a été. nous le savons, le résidu des mœurs, des lois, des connaissances, des événements historiques. A coup sûr, le privilège, fort rare aux temps primitifs, d'être dénommé. n'a pu appartenir qu'à des phénomènes jugés merveilleux par tous les membres de la tribu, et jugés tels parce que l'attention de tous a été dirigée sur ces faits par quelqu'un ¹. De là une série d'apothéoses philologiques, qui expliquent la forme essentiellement personnifiante de la phrase en tout idiome ².

Or, grâce à la langue. et quelle que soit d'ailleurs son origine, l'ordre s'établit. un ordre relativement admirable. dans le fouillis des visions et des hallucinations contradictoires qui troublent le cerveau des premiers âges. Quand chacune de ces *apparitions* (*phénomènes*) a un mot qui lui correspond, elles se trouvent toutes *localisées* pour ainsi dire, mises à une place distincte dans les grands compartiments du dictionnaire et de la grammaire; et si elles se contredisent encore, au moins ne se confondent-elles pas, ce qui permet à leur contradiction d'*apparaître* à son tour et de donner lieu à l'élimination d'une partie d'entre elles. En outre, les jugements de nomination qu'implique l'expression d'idées quelconques ne se contredisent jamais dans un même idiome, du moins quand on le parle correctement; et souvent ils se confirment, de même que les jugements de localisation géométrique ou chronologique portés sur des sensations quelconques. La langue est un arrangement logique préexistant qui est donné à l'homme social, comme l'espace et le temps sont donnés à l'homme individuel. Et, si c'est du jour où le moule de l'idée d'espace et de temps s'impose à ses sensations que le nouveau-né entre vraiment dans la vie psychologique, c'est du jour où l'enfant commence à parler qu'il entre dans

1. Ou bien parce que des caractères exceptionnels ont signalé ces objets, par exemple, le soleil, la lune, les étoiles.

2. M'objectera-t-on que nous voyons force tribus sauvages de nos jours réduites à une pénurie presque complète d'idées religieuses, malgré la richesse et la perfection de leur idiome? Mais, s'il est vrai que la langue soit une alluvion antique de la religion, le fait ne doit pas surprendre. Il est en Asie Mineure, par exemple, bien des cours d'eau très maigres, presque toujours taris, qui traversent de larges et fertiles plaines; et l'on ne dirait jamais, si l'on n'en avait la preuve irrécusable, que ces plaines sont simplement le limon accumulé de ces rivières. — Du reste, le lien intime, profond, qui rattache les unes aux autres les origines mythologiques et philologiques, est senti par tous les philologues et par tous les mythologues. Ceci est hors de doute. Mais les philologues ont été plus loin et ont prétendu parfois voir dans les mythes une maladie de croissance de langage. Ici l'insuffisance de leur point de vue saute aux yeux. Si cette insuffisance est reconnue, il ne reste plus, forcément, qu'à faire naître les mots des mythes, et non les mythes des mots.

la vie sociale. Enfin, à force de parler de même, les hommes finissent par penser à peu près de même. Chaque mot exprime une notion, une découpe arbitraire du réel, imposée par la société, et qui d'elle-même ne se serait pas produite dans l'esprit de l'enfant, lequel, en revanche, livré à lui-même, eût conçu bien des notions que l'envahissement des idées sociales virtuelles, je veux dire des mots, empêche de naître. On voit bien chez les jeunes enfants¹ cette tendance de l'esprit à former des idées générales auxquelles ne correspond aucun mot de la langue. Ainsi, la forme déteint sur le fond ; l'unité de la langue grecque et l'ignorance méprisante où étaient les Hellènes des idiomes étrangers, ne sont pour rien dans l'harmonie de la pensée grecque. A coup sûr, comme on en a fait la remarque bien souvent, la métaphysique des philosophes grecs leur a été suggérée irrésistiblement par le prestige souverain de leur langue, beaucoup plus que par l'observation de la nature.

La langue est donc, pour ainsi dire, l'*espace social* des idées. La comparaison paraîtrait plus juste ou plus frappante, si l'évolution sociale qui a conduit à la formation des langues avait déjà eu le temps d'aboutir à son terme, comme l'évolution spirituelle qui a produit l'idée de l'espace a atteint le sien. Cette remarque s'applique aussi bien aux autres catégories comparées. Les catégories sociales sont toujours moins nettes, moins arrêtées, moins absolues, que les catégories spirituelles, individuelles, correspondantes, par la raison bien simple que la société est toute jeune et que l'individu spirituel est très antique. Le terme de la transformation linguistique, quel sera-t-il ? Assurément, dans quelques siècles, une langue unique et universelle, qui se distinguera par son caractère éminemment rationnel. Eh bien, l'espace, tel que l'esprit humain le conçoit, l'espace catégorique intellectuel, supérieur aux sensations qu'il coordonne, ne s'est lui-même sans doute formé qu'à la longue ; il a été précédé dans le crépuscule mental des animaux inférieurs, par des espaces sensationnels, multiples, par un espace tactile, un espace visuel, un espace sonore, juxtaposés et non encore fondus. L'espace pur et simple, géométrique, est la langue universelle et rationnelle des sensations. Peut-être est-ce parce qu'elle est unique à présent, que nous la jugeons si parfaitement rationnelle, comme nous jugerions parfaitement logique tout ce qui serait grammatical s'il n'y avait qu'une seule langue connue. Il n'en est pas moins vrai que la notion de l'espace renferme des étrangetés inexplicables, par exemple ses *trois* dimensions, où son origine sensationnelle apparaît.

1. Je renvoie sur ce point aux analyses bien connues de M. Taine, dans son livre sur l'*Intelligence*.

Cela dit, continuons notre analogie en observant le caractère illimité des combinaisons auxquelles la langue se prête. — Comme l'espace est inépuisable en formes toujours nouvelles, c'est-à-dire en jugements de localisation indéfiniment variés et accumulables, une langue ne tarit pas de phrases et de discours, c'est-à-dire de jugements de nomination différemment combinés. Mais de là, aussi, la vertu illusoire qui semble inhérente à la langue comme à l'espace, et qui a porté si longtemps les plus grands hommes, qui porte encore tant d'hommes de talent, à se persuader que l'essence et la quintessence de toutes choses est d'être formulables en mots ou d'être décomposables en formes et en mouvements : double illusion qui valait à la *grammaire* et à la *géométrie* chez les anciens, pour ne pas dire chez les modernes, l'honneur d'être à elles deux la science tout entière, hors de laquelle rien ne paraissait mériter le nom de vérité, si ce n'était la physique et la théologie. C'était dire, implicitement, que, après les divinités et les corps, mais bien plus lumineusement, la Langue et l'Espace étaient les réalités par excellence. On peut voir cette antique superstition *se survivre* dans l'aphorisme de Condillac, suivant lequel, en plein XVIII^e siècle, « une science n'est qu'une langue bien faite ». Aujourd'hui, nous sommes un peu revenus, en ce qui concerne la langue, de notre naïveté première, mais pas autant que nous le pensons. Et, quant à l'espace, malgré les spéculations récentes sur l'espace courbe, notre ingénuité primitive paraît incurable ¹.

Mais ce n'est pas seulement à l'espace, c'est au temps, que j'ai comparé la langue. Effectivement, il y a, en tout idiome, une dualité fondamentale, celle du *nom* (ou de l'adjectif) et du *verbe*, de la déclinaison et de la conjugaison. L'ensemble des noms et des adjectifs constitue l'espace linguistique ; l'ensemble des verbes constitue l'analogie linguistique du temps. La combinaison de ces deux aspects — distincts, mais inséparables — est nécessaire pour la formation de la phrase, comme la combinaison de l'espace et du temps, également distincts, mais inséparables, est nécessaire pour la formation du mouvement, d'où dérive toute forme. — On peut se demander, en

1. On peut appliquer à toute langue, au degré près, la remarque profonde de Cournot relative à la langue de l'algèbre. « Il n'en est pas, dit-il, de l'algèbre comme des notations chimiques qui ne rendent que ce qu'on y a mis avec préméditation. Tout au contraire, il n'y a rien de plus épineux pour l'algébriste que d'accepter, puis de comprendre, puis d'expliquer aux autres les conséquences auxquelles la langue de l'algèbre le conduit malgré lui, et comme de surprise en surprise : cette langue qu'il ne façonne pas à son gré, qui s'organise et se développe par sa vertu propre, étant encore plus un champ de découvertes qu'un instrument. »

psychologie, si c'est l'idée de l'espace qui a précédé et provoqué l'idée de temps, ou *vice versa*; et une question analogue est agitée par les philologues quand ils se demandent si les racines d'où ils font dériver toute la végétation des langues d'une même famille sont des *noms* ou des *verbes*. Dans la famille indo-européenne, elles sont des verbes et, par ce caractère, elles attestent, d'après Sayce¹, la supériorité des races aryennes, leur esprit « actif, conscient, cherchant à dominer la nature extérieure » et, par suite, puisant dans la conscience de sa propre activité, déployée dans le temps, l'explication des choses du dehors. Mais c'est une erreur de croire, d'après cet éminent philologue, qu'il en soit ainsi dans toutes les langues. Les idiomes de la Polynésie, nous dit-il, et les langues sémitiques « nous ramènent à des racines *nominales* aussi nettement que les langues aryennes nous reportent à des racines *verbales*. Le verbe sémitique présuppose un nom aussi bien que le nom aryen présuppose un verbe. Là donc c'est le concept de l'objet qui fait le fond du langage; c'est une intuition où le sujet s'ignore ou plutôt s'absorbe dans l'objet; on perd de vue l'action du sujet et le développement de la volonté. » Les philologues qui se sont bornés à l'étude des langues indo-européennes sont donc portés à tort à croire que toutes les racines sont verbales, par la même raison peut-être que les psychologues, confinés dans l'étude de psychologie humaine et ne pouvant descendre, au moins par *introspection* et intimement, dans la psychologie animale, sont portés à croire que l'idée de temps, comme l'idée de force, est la première en nous. N'est-il pas probable, au contraire, que chez les animaux, à coup sûr chez les animaux inférieurs, la localisation dans l'espace est déjà nette quand la localisation dans la durée est à peine ébauchée? et n'est-il pas à croire qu'ils *matérialisent* les objets de leurs sensations avant de les *animer*?

Une autre question à rapprocher des deux précédentes est celle de savoir, en mythologie comparée, si des deux grandes sortes de divinités qu'on trouve chez tous les peuples, c'est-à-dire des dieux naturels et des ancêtres divinisés, ce sont les premiers ou les seconds qui ont la priorité. J'appellerais volontiers racines mythologiques, en souvenir des racines philologiques, ces conceptions élémentaires du divin, très antiques, qu'on retrouve les mêmes, dans chaque famille de religion, sous le luxe de désinences ou d'inflexions légendaires dont l'imagination pieuse les a surchargées. Or, il est à remarquer que, à l'instar des philologues, les mythologues à ce sujet sont partagés en deux camps : les uns, ceux qui ont surtout ou exclusive-

1. *Principes de philologie comparée.*

ment étudié les religions supérieures, tendent à voir sous les mythes les plus naturalistes, comme leur élément primitif. L'adoration des *esprits* paternels, spiritualisme ou animisme primordial d'où le grand fétichisme des puissances naturelles, l'apothéose du soleil, des vents, des fleuves, seraient plus tard sortis. D'autres, plus adonnés à l'étude des religions inférieures, ne voient dans le culte des sauvages pour les âmes de leurs pères que la suite d'un culte antérieur ou encore subsistant, pour quelque petit fétiche nullement spirituel, pour une pierre, un arbre, une fontaine. Il faut bien distinguer les mythes solaires, suivant qu'ils ont l'une ou l'autre origine. Pour les Grecs, le soleil était la transformation d'un Dieu humain, d'Apollon; pour les anciens Péruviens, l'Inca était la transformation du soleil. C'est précisément l'inverse.

Au surplus, par l'une ou l'autre voie, le résultat final est le même : de même que tout cerveau finit par posséder l'idée de l'espace et celle du temps, de même que toute religion finit par avoir des mythes naturalistes (ou ses légendes cosmogoniques) et des hommes faits dieux, pareillement toute langue compte dans son dictionnaire des noms et des verbes à la fois.

On remarquera la plus grande analogie entre la scission par laquelle, à partir de la sensation première, la notion de Matière-Force s'est séparée de celle d'Espace-Temps, et la scission par laquelle, à partir de l'animisme ou du fétichisme primitif, le développement des religions s'est séparé du développement des langues. L'espace et le temps sont des *catalogues de signes* dont l'individu a besoin et qu'il porte en lui, pour son propre usage, afin de se reconnaître en lui-même au milieu de ses sensations multiples et de ses états changeants, en les étiquetant de la sorte ¹. La langue est de même un catalogue de signes dont l'individu a besoin pour se faire entendre de ses associés, pour se reconnaître et leur permettre de se reconnaître avec lui au milieu de leurs volontés incohérentes. Eh bien, au début de la vie mentale, quand par hypothèse la sensation seule existait, il a bien fallu que les lieux eux-mêmes fussent sentis; mais ces sensations-là, objectivées d'ailleurs comme les autres et prises aussi pour des réalités, ont dû avoir pour caractère de plus en plus exclusif, d'être des *marques* de toutes les autres sensations. Les diverses durées, les divers moments, de même, n'ont pu être conçus d'abord qu'en étant *imaginés* comme n'importe quel phénomène; mais ces images-là ont dû avoir pour qualité de plus en plus spéciale et uni-

1. C'est, au fond, la théorie des signes locaux de Wundt et d'autres psychologues.

que d'être les marques de toutes les autres images, de tous les autres souvenirs d'action. Pareillement, les mots ont dû commencer par être, comme tous les autres objets du dehors remarquables en société et adorés, des idoles; mais ces idoles-là ont fini par ne servir, comme il le fallait, qu'à signifier les autres idoles, devenues, en se multipliant, de simples idées. — Mais, quoi qu'on pense de ces dernières conjectures, on ne saurait, je crois, contester une large part de vérité aux analogies précédemment indiquées entre les grandes notions fondamentales de l'esprit, auxquelles les logiciens donnent le nom de catégories, et les grandes institutions fondamentales de l'ordre social, auxquelles je me permets de donner le même nom.

III

Il est encore d'autres analogies entre la vie mentale et la vie sociale, au point de vue, non plus de la pensée principalement, mais principalement de l'action. J'ai déjà dit que les premières conditions de l'accord téléologique individuel et social étaient le Plaisir et la Douleur, le Bien et le Mal, conçus comme des réalités ou des demi-réalités d'un genre à part. Mais, en outre, le nouveau-né trouve en lui, comme moyens d'action individuelle, des instincts, habitudes héréditaires qu'il y a lieu de croire formées par une répétition consolidée d'actes volontaires, de recherches de l'agréable et de fuite du pénible, pendant le long passé de la race; et l'homme trouve autour de lui, comme moyen d'action sociale, des coutumes, sortes d'instincts sociaux qu'il y a tout lieu aussi de croire formés par une suite de devoirs accomplis, c'est-à-dire de vouloirs collectifs réalisés en vue d'atteindre le bien et de faire le mal, pendant tout le passé de la tribu ou de la nation. Instincts et coutumes ne sont point des catégories, n'étant jamais regardés comme des réalités extérieures¹, mais ce sont pourtant, comme l'espace ou le temps et comme la langue, des extraits et des coordinations d'antiques expériences, où l'on puise les ressources exigées par des expériences nouvelles. De même que l'espace, système de notions où se condensent de vieux jugements sensitifs, rend seul possibles des jugements nouveaux, l'instinct ou l'habitude, système de moyens où se résument des millions d'anciens buts, est nécessaire pour permettre à des buts nouveaux de se réaliser. De même que la langue,

1. Cependant le droit, forme précisée de la coutume, tend à être l'objet d'un *réalisme* spécial. Car l'homme du moyen âge, par exemple, croyait certainement que ses *droits*, ses privilèges, étaient *quelque chose* de réel hors de lui.

système de notions qui furent des affirmations oubliées, est indispensable pour la formation de propositions nouvelles, la coutume ou la loi, système de procédés qui tous séparément furent des commandements du maître exécutés par devoir, est indispensable pour l'exécution de nouveaux ordres du chef. Les coutumes, les mœurs d'un peuple, en effet, sont l'œuvre lente de ses gouvernements successifs ; le Droit est, en ce sens, l'alluvion de la politique. Subjugué par la fascination d'un homme qui se dit organe d'un dieu et montre un nouveau Bien à poursuivre ou un nouveau Mal à éviter, un peuple primitif obéit, et contracte ainsi des habitudes communes d'activité. des coutumes, qui ne changent pas après qu'une nouvelle fascination s'est substituée à la première¹. Par des complications de routines et de survivances semblables, s'est formée la cérémonie, que Spencer a si brillamment étudiée, mais qui n'a jamais été un gouvernement distinct, en dépit de la peine qu'il se donne pour démontrer cette thèse étrange. Ce qui est certain, c'est que la cérémonie a toujours été le reliquaire des despotismes antérieurs. Même dans les quelques siècles qu'éclaire l'histoire, et jusqu'en nos civilisations avancées la suite de cette transformation est évidente ; nous voyons les usages, les étiquettes et les politesses monarchiques, en se simplifiant parfois, mais en se généralisant toujours, survivre aux monarchies, et aussi bien les lois napoléoniennes à Napoléon, le Droit romain à l'Empire romain. Ajoutons bien vite que, si les Codes de Napoléon ou de tout autre législateur ont duré, c'est qu'ils innovaient fort peu en définitive et se bornaient à consacrer des éléments traditionnels. L'activité législative, par les nouvelles lois qu'elle ajoute, sous l'inspiration politique, au corps de la coutume établie, du véritable Droit national, ne doit être à ce Droit que ce que la production des néologismes est au fonds de la langue. Il y a des époques où le sentiment du droit s'obscurcit, par la même raison qu'à d'autres époques le génie de la langue ; alors surabondent les lois nouvelles et les mots nouveaux. Un projet de loi ne devrait être admis par les chambres qu'après une période d'acclimatation ; c'est ainsi que l'académie ne se hâte pas d'insérer les néologismes dans son dictionnaire. Puis,

1. Parmi les actes du pouvoir, il en est d'une certaine classe qu'on ne peut nier avoir été la source des coutumes : à savoir les jugements judiciaires. Sumner Maine fait dériver la coutume et la loi de *jugements inspirés* antérieurs à toute législation. Tout chef, en effet, est à l'origine un justicier ; mais, en outre, tout justicier, tout vieillard ou homme influent dont les sentences sont respectées, devient chef et prend part aux délibérations politiques ; et ce n'est pas seulement par des accumulations de jugements *judiciaires*, c'est aussi et surtout par une suite de décisions gouvernementales que le droit se forme ou se transforme.

il est essentiel que toute innovation juridique, en entrant, revête la livrée des principes de droit reconnus, de même qu'un mot étranger introduit en langue française doit s'y franciser.

J'ai à faire sur ce qui précède une remarque assez importante. Il n'y a pas à nos yeux, on le voit, entre le Droit et le Devoir ce rapport de corrélation symétrique qu'on s'est plu à imaginer sur le modèle du *doit* et *avoir* des commerçants. Ce n'est qu'en prenant le mot Droit dans une de ses acceptions, et non la plus vaste, — à savoir dans le sens de droit de créance sur quelqu'un qui a le devoir de vous faire ou de vous donner quelque chose, — ce n'est qu'à ce point de vue exclusif et borné que l'antithèse ci-dessus peut se soutenir. — Mais le Droit réel et vivant, tel que l'homme des premières civilisations le conçoit et le chérit et ne cesse de le chérir jusqu'aux âges de décadence même, le Droit pour lequel meurt un peuple ou une peuplade, sorte d'amour austère comme le patriotisme et l'honneur, est toute autre chose que cela. Il est un ensemble d'habitudes d'agir dans des limites déterminées qu'on ne sent plus comme des obstacles. Voyons naître un droit; rien de plus simple. Une loi vient d'être émise par un despote ou votée par une assemblée, dans un intérêt politique toujours. Elle décide, par exemple, que le fonds dotal est inaliénable. Cette loi est d'abord obéie par *devoir*, elle est sentie comme une prohibition gênante ou comme une prohibition non demandée et non attendue; on ne peut la respecter qu'en songeant à l'*autorité* du législateur qui l'a établie. Elle a donc deux caractères: elle est plus ou moins pénible ou surprenante et elle est une volonté extérieure à celui qui s'y conforme. — Mais, si cette loi dure, à mesure que les générations se succèdent sous son ombre, elle perd ces deux caractères: elle est obéie par *habitude*, par goût; en même temps, celui qui l'exécute se l'est appropriée, il se l'est faite sienne, pour l'avoir reçue des siens comme un bien de famille, comme un patrimoine national; et alors elle est sentie comme un *droit*, c'est-à-dire comme une garantie et non comme un ordre.

Voilà pourquoi, après le renversement de l'Empire romain, les populations gallo-romaines et autres, habituées à la législation impériale, qui pourtant leur avait primitivement été imposée par la violence, ont vu en elle le trésor de leurs libertés les plus précieuses, leur meilleure garantie contre l'arbitraire des chefs barbares auxquels elles obéissaient en murmurant, — sauf, plus tard aussi, à s'approprier comme autant de privilèges les coutumes féodales formées par suite de leur nouvel assujettissement.

Or, pour les chefs barbares qui laissaient les populations latines continuer à suivre les lois impériales (du moins en tant qu'elles

n'étaient pas directement opposées au nouvel état de choses), qu'était-ce que le *Corpus juris*? ou plutôt le *Breviarium Alaricum*, compilation wisigothe des textes romains? C'était tout simplement un moyen de gouvernement pour eux. Chacune de ces lois, lors de sa promulgation, avait été l'expression d'un but momentané; eh bien, elle était devenue, en devenant une habitude, un simple moyen destiné à rendre possible la réalisation de nouveaux buts.

Le Droit n'est donc que cela : un ancien devoir, devenu le point d'appui nécessaire d'un devoir nouveau, une autorité d'abord extérieure et gênante, devenue par degré intérieure et auxiliaire, un but devenu moyen. Le Droit est l'alluvion du Devoir; le Devoir, tel qu'il a été compris et pratiqué par des générations sans nombre, est le fleuve dont le Droit est le limon accumulé. Aussi voit-on, par exemple, que, à chaque progrès du pouvoir royal en France (c'est-à-dire à chaque extension du devoir d'obéissance au roi), correspond un progrès du droit monarchique, et que, à chaque progrès du pouvoir de la papauté au moyen âge, correspond une extension du droit canonique.

L'origine du Devoir, en société, est comparable à l'origine du vouloir dans la conscience. La volonté substitue à l'antagonisme des désirs leur subordination hiérarchique, leur orientation finale; le devoir met fin à l'antagonisme des volontés par leur orientation idéale. M. Ribot nous a décrit les maladies de la volonté. Ne pouvons-nous pas les comparer à ces périodes de la décrépitude des peuples, que caractérise la paralysie ou la perversion du dévouement? L'égoïsme radical, l'anéantissement du patriotisme, n'est-ce pas là une véritable *aboulie* sociale?

Aussi bien, ce qu'on pourrait appeler les maladies de l'habitude, c'est-à-dire l'ataxie locomotrice, l'incoordination des mouvements musculaires, l'interruption du courant d'activité machinale qui sert à faire tourner les roues de la volonté, n'est-ce pas l'équivalent de ces crises révolutionnaires qui, bouleversant les mœurs et les usages des peuples, rendent l'action gouvernementale impossible et aboutissent à l'anarchie?

En résumé, nous voyons que, dans ses efforts et ses tâtonnements séculaires pour parvenir à équilibrer les croyances et les désirs contenus dans son sein, la société s'est trouvée aboutir à des fictions ou à des créations d'objets généraux qui correspondent aux objets déjà créés ou imaginés par l'esprit individuel, pour harmoniser les impressions et les impulsions confuses de son cerveau. Un même problème a conduit à des solutions analogues; il n'y a rien là d'étonnant. Mais quand, séparément, la logique individuelle et la logique

sociale ont réalisé les conditions de leur accord interne, est-ce que leur tâche est achevée? Non. Il reste un désaccord fondamental à effacer, senti chaque jour davantage à mesure qu'une civilisation avancée met en pleine lumière toutes les contradictions. Il reste à faire en sorte que les deux logiques se réduisent à une seule, et qu'il n'y ait plus analogie seulement, mais identité entre les catégories de l'une et de l'autre confondues.

C'est le but inconscient, mais profond, de tous les savants qui travaillent à chasser du Credo populaire les êtres *divins* et les entités *verbales*, le réalisme théologique et le réalisme philologique (autrement dit métaphysique), et à propager un Credo nouveau où tout sera expliqué par des *substances* chimiques et des *forces* physiques, par des formes ou des mouvements dans l'*espace* et des changements dans le *temps*. C'est aussi le but inaperçu des utilitaires qui s'efforcent de ramener les idées du Bien et du Mal à celles d'une somme de plaisirs et de douleurs, et de supprimer le devoir en le ramenant à l'intérêt individuel, au vouloir intelligent; et les révolutionnaires concourent à la même fin quand ils rêvent d'une société qui, sans *coutumes* nationales fidèlement respectées, marcherait très bien par le seul jeu des *habitudes* individuelles librement formées.

Mais qui ne voit le caractère chimérique de ces dernières illusions? Toujours la vie nationale imposera à l'individu le sacrifice de ses habitudes les plus chères à la discipline commune, et le sacrifice de son intérêt particulier à l'intérêt général. L'accord des deux *téléologies*, individuelle et sociale, ne peut donc s'opérer que par voie de transaction réciproque. Il en est de même de l'accord des deux logiques. On n'a pas eu de peine à montrer que ces matières et ces forces par lesquelles nos savants expliquent tout sont d'anciens dieux sous de nouveaux noms; il n'y a pas très loin de l'Allah de Mahomet à l'Inconnaissable de Spencer. L'Inconnaissable est l'Inconnaissable et Spencer est son prophète. Il n'est pas difficile non plus d'observer que ce n'est point par des formes et des mouvements seulement, mais avant tout par des *formules* qu'ils rendent compte de l'univers: leurs lois ne seraient rien si elles n'étaient pas des phrases, elles ont besoin d'une langue quelconque pour se soutenir, pour être quelque chose, et, sans la langue, elles ne seraient absolument rien. Impossible donc d'anéantir la logique sociale dans la logique individuelle. Leur dualité est irréductible, mais comme celle de la courbe et de l'asymptote qui vont se rapprochant indéfiniment.

G. TARDE.

(La fin prochainement.)

CATÉGORIES LOGIQUES

ET INSTITUTIONS SOCIALES

(Suite et fin ¹.)

IV

Jusqu'ici, nous avons vu la société, dans ses efforts pour résoudre son problème logique d'équilibre, reproduire sous des formes agrandies les mêmes solutions ingénieuses et originales, imaginées par l'esprit individuel aux prises avec un problème analogue. Mais, en y regardant de plus près, il va maintenant nous sembler apercevoir une différence importante entre les deux logiques comparées par nous. Elle n'est d'ailleurs qu'apparente, comme nous le verrons plus loin. Quoi qu'il en soit, examinons-la. Ce n'est pas tout que d'avoir accordé négativement et positivement les jugements objectifs d'attribution et de causalité, et même les jugements-desseins, les espérances et les craintes, qui se pressent en se heurtant dans la mêlée humaine; il reste à concilier de même, ou plutôt c'est par là qu'il a fallu nécessairement commencer, et ce n'est rien moins qu'aisé, les jugements subjectifs d'amour-propre, les vanités et les orgueils. Cette difficulté, qui paraît de prime abord n'avoir point d'équivalent en logique individuelle est le plus terrible écueil peut-être de la logique sociale.

Naturellement les amours-propres sont en conflit, en contradiction, puisque chacun de nous, en naissant, est très fortement porté à s'estimer supérieur aux autres. Comment lever cette contradiction? Comment arranger les individualités associées, de telle façon que leurs tendances respectives à avoir pleine foi en leur propre mérite et pleine confiance en leur propre talent, reçoivent la meilleure satisfaction possible, c'est-à-dire que la somme algébrique de ces doses de foi et de confiance additionnées, durablement unies, soit la

1. Voir le numéro d'août 1889.

plus forte possible? — Ce problème ardu est résolu aux époques avancées de l'histoire, mais imparfaitement et superficiellement toujours, par la Politesse. La Politesse est, ce semble, le plus confortable arrangement des amours-propres entre-pressés le plus doucement ou entre-heurtés le moins durement qu'il se peut. Elle consiste avant tout à rendre les orgueils invisibles ou impalpables les uns aux autres, moyennant force interpositions de mensonges complaisants.

La Politesse, dans une certaine mesure et à certains égards, est donc aux amours-propres ce que le Droit est aux intérêts. Les intérêts naissent hostiles, contradictoires; le Droit les délimite et, se substituant à eux, les rend extérieurement conciliables par cette substitution. Quand l'individu tient à ses droits comme à la chose capitale, la Paix devient possible, car ils lui font oublier l'illimité de ses désirs et de ses ambitions natives; s'attacher à ses droits, c'est s'intéresser à la limitation même de ses intérêts. De même, quand l'homme civilisé — et aussi bien le barbare et le sauvage même, car le sauvage même est poli à sa façon — met son orgueil à paraître bien élevé, c'est-à-dire à ménager l'orgueil d'autrui et à masquer le sien pour le protéger de la sorte, la vie urbaine, la vie sociale à vrai dire, devient possible, et l'on commence à goûter les douceurs du savoir-vivre.

Mais la Politesse, qui permet aux orgueils de se juxtaposer, ne les fait pas s'entre-pénétrer; d'ailleurs elle n'est propre à *sommer*, même extérieurement, que des doses modérées de foi et de confiance en soi-même. Si ces doses sont dépassées, si l'orgueil et l'ambition se mettent à pousser de forts élans dans des cœurs naguère modestes, adieu les formes agréables et caressantes de l'urbanité! Or, les orgueils et les ambitions, à l'origine, ont dû être immenses. Je ne parle pas surtout des orgueils individuels, car, primitivement, les individus comptent peu par eux-mêmes; mais, en revanche, les orgueils collectifs des membres de chaque famille et de chaque village sont prodigieux et éminemment contradictoires. Chaque groupe social s'estime ridiculement et méprise son voisin. Cette contradiction profonde des jugements d'amour-propre local est peut-être la difficulté la plus grande qui s'oppose en tout pays primitif à l'établissement d'un ordre social, qui mette fin à ces mépris réciproques, et aux querelles sans fin dont ils sont la source. Comment lever cette antinomie? La politesse n'a rien à voir ici. Une autre solution, plus profonde et plus complète, a donc été requise dès le début, et, à vrai dire, elle ne cesse pas d'être toujours nécessaire, ne serait-ce que pour rendre l'autre possible. Elle a été fournie par le phénomène de la Gloire. La Gloire, c'est l'orgueil prodigieux d'un seul, redoublé

et approprié par l'admiration des autres, dont l'orgueil, par le fait même, s'élève ou tend à s'élever à son niveau. L'admiration est un plaisir ou une peine; elle est un plaisir, c'est-à-dire un accroissement de foi en soi-même, quand son objet peut être précédé du pronom possessif *mon* ou *mien*; dans ce cas, elle est l'extension du *moi* obscur à quelque *moi* glorieux qu'il s'approprie; elle est l'effacement des limites des *moi*. Voilà le miracle et l'avantage de l'association. Une autorité glorieuse, forte et respectée, sur laquelle s'élèvent tous les yeux, est la seule conciliation possible des amours-propres antagonistes, soit individuels, soit collectifs. Le morcellement féodal, à cet égard comme à tout autre, n'a fait place à l'assimilation et à la fusion moderne que grâce à l'éclat du pouvoir royal. Quand la foule admire *son* chef, quand l'armée admire *son* général, elle s'admire elle-même, elle fait sienne la haute opinion que cet homme acquiert de lui-même, et qui rayonne en fierté de race ou de génie sur le front d'un Louis XIV ou d'un Cromwel, d'un Alexandre ou d'un Scipion, voire même d'un tribun quelconque. Cette admiration unanime est l'aliment de cet orgueil, de même que cet orgueil a été le plus souvent la source première de cette admiration. Elle et lui croissent et décroissent parallèlement. Voyez s'exalter à la fois l'audace orgueilleuse de Napoléon et l'enthousiasme de ses soldats pendant sa triomphante période, d'où une puissance énorme de foi dépensée; puis, quand le cours des défaites commence, voyez la Grande Armée s'attrister, perdre foi et Napoléon lui-même douter de son étoile ¹.

Sous Louis XIV, on a vu, par une coïncidence heureuse, la plus élégante politesse — je ne dis pas la plus louable — s'unir à la plus brillante gloire monarchique, pour produire une intensité remarquable d'orgueil national, en même temps que, par d'autres apports, par l'épuration de la langue mûrie et la régularisation du Droit, par les progrès de l'unité religieuse et du pouvoir royal, le fleuve de la foi et de la conscience nationale grossissait au delà de toute espérance. De telles coïncidences ne sont point des exceptions fortuites; elles se reproduisent plus ou moins à chaque grande époque historique, sous Périclès comme sous Auguste, sous Ferdinand et Isabelle

1. Il est rare qu'un immense orgueil, parfois même ridicule, ne soit pas en tête de toutes les grandes créations. L'orgueil précède la gloire, qui n'est que son rayonnement imitatif en quelque sorte. Sans le faste asiatique du père de Frédéric le Grand, son fils eût-il été si ambitieux et si glorieux, et l'Allemagne serait-elle aujourd'hui ce qu'elle est? Tous les initiateurs de génie, Rousseau, Napoléon, Hugo, ont été des montagnes d'orgueil. L'orgueil des rois, et aussi bien des consuls et des sénateurs, fut de tout temps une condition de la grandeur des peuples.

comme sous Soliman. La tendance que montrent ainsi à se rassembler dans leur plus vif éclat les grandes conditions d'accord logique révèle assez, remarquons-le en passant, leur racine commune et leur étroite parenté. Mais ce que je tiens surtout à signaler ici, c'est le raffinement ou le renouvellement de l'urbanité, consécutif d'ordinaire à l'éruption d'une grande renommée qui se consolide et s'assoit, à peu près comme une nouvelle flore apparaît aux pieds d'une montagne qui se soulève. La Politesse, en effet, est la menue monnaie de l'admiration et de la flatterie; elle en est la forme naturelle et la vulgarisation comme la gloire en est la source et la forme unilatérale. La gloire a dû précéder la politesse et seule encore elle l'entretient, comme l'esclavage a précédé le travail industriel et l'échange des services, et comme la tutelle d'un pouvoir fort est indispensable à la prospérité de l'industrie.

Mais nous ne pouvons bien comprendre l'importance capitale du phénomène social de la gloire, qu'en le comparant, maintenant, à son véritable équivalent individuel, le phénomène psychologique de la conscience. A l'origine des sociétés, le chef est le moi social. Le chef, en effet, à cette aube de la vie sociale, monopolise toute la gloire à son profit. Mais, plus tard, il n'en est plus de même : la gloire se répand, se distribue entre un certain nombre d'hommes marquants qui sont *chefs*, chacun dans leur sphère, en tant que glorieux. La conscience est le rayonnement du moi, elle fait qu'un état intime est *mien*, et la gloire est le rayonnement du maître, elle est ce qui donne un caractère *magistral* à un homme. Cette comparaison, qui paraîtrait à tort étrange ou superficielle, éclairera singulièrement ses deux termes l'un par l'autre. L'esprit, nous le savons, est une société de petites âmes commensales du même système nerveux, et toutes aspirantes à l'hégémonie, un concours d'innombrables petits états nerveux différents qui, probablement nés chacun à part dans quelque élément distinct du cerveau, cherchent tous à se propager extrêmement vite d'élément à élément, à s'entre-étouffer, à s'entre-conquérir, ou plutôt à s'entre-persuader. Au milieu de cette tourbe, éclôt sans cesse de cette lutte un groupe plus ou moins étroit d'impressions plus ou moins triomphantes, c'est-à-dire conscientes, et, dans ce groupe, se dégage toujours avec une netteté variable l'une d'elles, tour à tour visuelle, auditive, tactile, musculaire, imaginative, point saillant du moi en perpétuelle agitation. Cette impression, et, à divers degrés, toutes les autres de cette élite, font participer sans doute à leur rang privilégié, aussi longtemps que dure leur succès cérébral, leurs cellules natales; et, puisque la conscience claire et lucide est un plaisir, une harmonie sentie en nous, il est

permis de croire que ce rang supérieur est moins conquis de force qu'obtenu par acclamation pour ainsi dire; on peut supposer que le moi est en quelque sorte le pôle où convergent momentanément toutes les ambitions et tous les égoïsmes cellulaires, à peu près comme la gloire est la polarisation sociale des espoirs et des orgueils individuels. — Il est certain, au moins, qu'en émergeant à la conscience, qu'en se rattachant ou paraissant se rattacher au moi, foyer réel ou virtuel de l'esprit, la multiplicité des états d'esprit les plus dissemblables prend un air d'unité; et il est certain de même qu'en parvenant à la célébrité les genres de mérite les plus divers dans une nation paraissent se confondre en une réalité supérieure qui leur est commune. La conscience est ainsi, à proprement parler, la première catégorie de la Logique individuelle, d'où découlent toutes les autres; et la gloire, point de mire hallucinant de tous les yeux, est la première catégorie de la logique sociale, source de toutes les autres également. Rien, par exemple, n'a été divinisé qui n'ait été glorieux; la gloire est le chemin nécessaire de l'apothéose; et rien n'a été objectivé, matérialisé, qui n'ait été senti, la conscience seule mène à la perception.

L'analogie se poursuit, si l'on examine avec plus de détails la nature, l'origine et le rôle de ces deux grands faits. La conscience est une réalité à deux faces. Qu'est-ce qui est conscient? C'est tantôt une nouvelle croyance claire, tantôt un nouveau désir vif; ou, en d'autres termes, c'est tantôt une perception, tantôt une volition. — La gloire s'attache pareillement aux deux versants correspondants de la vie sociale. Qu'est-ce qui est glorieux dans le sens le plus large du mot? C'est tantôt une innovation théorique, une instruction favorablement accueillie, tantôt une innovation pratique, une direction, docilement acceptée et obéie; en d'autres termes, c'est tantôt une découverte, tantôt une invention imitées (si l'on veut bien étendre un peu, comme il convient philosophiquement, le sens de ces termes). Les perceptions, nous pourrions le montrer, équivalent en psychologie aux découvertes en sociologie, et nous pourrions aussi bien dire que les volitions équivalent aux inventions. Une volition n'est que l'aperception très aisée¹, tandis qu'une invention est l'aperception en général assez mal aisée, d'un moyen propre à atteindre une fin, et cette fin elle-même est, dans le premier cas, très facile, et dans le second cas plus ou moins difficile à imaginer. Voilà toute la différence. Un enfant gourmand voit des raisins mûrs suspendus à un ormeau, l'idée lui vient spontanément de manger les fruits, et,

1. Voy. Lachelier, sur Wundt, *Revue philosophique*, février 1885.

pour cela, de grimper à cet arbre, et il veut aussitôt grimper. Dans une nation européenne, un voyageur a, le premier, l'idée que les viandes conservées d'Amérique, si elles étaient transportées sans altération, seraient d'une consommation excellente et économique pour la classe ouvrière; il imagine le *Frigorifique*, et, à la faveur de ce moyen inventé par lui, non sans difficulté, et avec un succès passager, il répand dans le peuple, non sans peine, le désir d'acheter les viandes américaines. On peut dire qu'à chaque heure, la vie éveillée oblige l'individu, pour la satisfaction de ses moindres besoins, ou de ses fantaisies sans cesse renaissantes, à une dépense d'ingéniosité continue sous la forme de petits décrets, de petits arrêtés intérieurs nécessités par des difficultés, jamais les mêmes, comme les volumes accumulés de notre *Bulletin des lois*, ou comme l'inépuisable série de nos brevets d'invention. En cela la vie des nations ressemble étonnamment, on le voit, à celle des individus; il y faut une consommation effrayante de génie, d'heureuses idées brevetées ou non qui, écloses aujourd'hui sur un champ de bataille ou dans un congrès de diplomates, demain sur la scène, un autre jour à une exposition, illustrent un homme et font d'un Turenne, ou d'un Richelieu, ou d'un Corneille, ou d'un Stephenson, le héros du jour, quand ce n'est pas d'un Bossuet ou d'un Newton, d'un théologien ou d'un savant. De même, en effet, que le *moi* se promène, instable, à travers toutes les catégories de l'Esprit, logiques ou téléologiques, s'attachant à une localisation dans l'espace ou à une attribution matérielle, à une localisation dans le temps ou à un jugement de causalité, ou bien à la réalisation d'une fin quelconque; de même, dans son vol capricieux, la gloire traverse toutes les catégories logiques ou téléologiques du monde social, et alternativement se repose sur un grand rénovateur de la langue tel qu'Homère, ou sur un grand réformateur des mœurs ou des lois, tel que Lycurgue, ou sur un créateur de dogmes tel que Luther, et de vérités tel que Newton, ou sur un propagateur de nouveaux principes de gouvernement et d'organisation sociale, tel que Rousseau, enfin sur quiconque a enrichi de nouvelles lumières l'esprit humain, ou bien sur quiconque, orateur, légiste, artiste inspiré de la religion ou de la science, homme d'État, ou capitaine, ou colonisateur, ou promoteur d'industrie, a grossi de nouvelles utilités, pourvu de nouvelles puissances et de buts nouveaux le vouloir humain. Il y a cependant un certain ordre dans ce désordre. La plus grande gloire, par exemple, est d'abord la gloire militaire, bien avant la gloire artistique, par la même raison que la conscience intense du danger évité ou de la proie poursuivie précède celle de l'amour.

C'est toujours, d'ailleurs, une innovation qui est glorifiée. Car il ne faut pas confondre avec la gloire le respect profond qu'inspirent aux peuples les vieilles institutions ou les vieilles idées, glorieuses à l'origine, devenues simplement majestueuses à la longue comme les monarques ou les pontifes qui les incarnent, quand ceux-ci ne se distinguent par aucune entreprise personnelle. Ce respect, cet attachement, à peine remarqué de ceux qui l'éprouvent; né de l'imitation des ancêtres, est à la célébrité lumineuse, née de l'imitation des contemporains, ce que la foi, le dévouement fermes, mais presque inconscients, de l'individu, aux notions et aux règles depuis longtemps établies en lui et primitivement très conscientes, sont à ses remarques et à ses décisions de chaque instant. Il y a, entre ce respect et la gloire, entre cette foi et la conscience, cette différence, que ce respect et cette foi sont les œuvres lentes dont la gloire et la conscience sont les outils, et que ce respect et cette foi ne sauraient s'interrompre sans péril mortel dans la vie mentale ou la vie sociale, et de fait y sont ininterrompus jusqu'à la folie ou à la mort, tandis que la gloire et le moi sont sujets, même durant la veille, même en temps de civilisation, à des éclipses, ou à des intermittences¹.

Ce serait une égale erreur, on le voit, de penser que ce qui est inglorieux est socialement inférieur en importance à ce qui est renommé, ou que l'inconscient a psychologiquement un moindre rôle que la conscience. Cela n'est vrai que de l'inglorieux qui n'a jamais passé par la gloire, et de l'inconscient qui n'a point traversé la lumière du moi. Mais à ce compte, l'homme le plus obscur qui vit hon-

1. Dans un ingénieux et intéressant article de la *Revue scientifique* (26 août 1887) intitulé *la Conscience dans les Sociétés*, M. Paulhan, qui nous fait l'honneur de nous y citer, a raison de poser en principe que le phénomène social auquel correspond le phénomène psychologique de la conscience doit, comme ce dernier, avoir été provoqué par une interruption du cours machinal et inconscient de l'habitude. Mais il a tort, à mon avis, de faire consister cette interruption dans la production de ces actes *solennels*, périodiques et prévus d'avance, quoique rares, qui s'accompagnent de cérémonies. La cérémonie est-elle autre chose elle-même qu'une habitude sociale, et des plus assoupissantes? Une innovation au contraire naît toujours sans nulle escorte de formes rituelles; une initiative vraiment exceptionnelle, clou d'or auquel va se suspendre toute une chaîne d'événements, par exemple une déclaration de guerre, une entreprise militaire, la découverte d'un nouveau continent, l'apparition d'un livre à sensation, etc., peut bien accidentellement se rattacher à quelque solennité: par exemple, après un bel exploit, on va processionnellement chanter un *Te Deum*, suivant l'usage. Mais ce n'est pas cette solennité, ce n'est point cette conformité à une vieille coutume qui constitue l'éveil de l'attention générale, c'est le retentissement que la nouveauté dont il s'agit a dans le public. Notoriété, célébrité, gloire: ces mots expriment les degrés divers de cette attention collective qui s'exprime par des groupes confus, des conversations animées, des rassemblements autour des marchands de journaux, des ovations spontanées, nullement par des cérémonies.

nêtement de son humble métier peut se rassurer et s'honorer lui-même, puisque, depuis l'éducation de ses enfants ou la célébration de son mariage jusqu'au fait d'allumer son feu, de pousser sa brouette, sa navette ou sa charrue, il n'est pas un acte de sa vie qui n'applique et n'exprime, en se l'appropriant. une maxime, une formule, une recette, une idée, glorieusement un jour révélée au monde, et qui sans lui, ou sans ceux qui font comme lui, disparaîtrait du monde. — Trop d'illustrations à la fois, de découvertes et d'inventions, peuvent bouleverser un peuple, comme trop d'impressions à la fois, de spectacles ou d'émotions, peuvent rendre un homme fou.

Mais l'obscurité d'où jaillit la gloire n'est pas seulement composée d'éléments purement conservateurs, et, de même, l'inconscience d'où éclôt le moi, n'est pas seulement composée de souvenirs. Nos psychologues savent qu'en outre une fermentation sourde d'images ou de traces cérébrales, incessamment accouplées à tâtons, prépare les associations d'idées qui s'élèvent jusqu'au sens intime; et, pareil à cette *cérébration inconsciente*, se poursuit le labeur des demi-inventeurs sans nombre et sans nom qui labourent dans l'ombre le champ du génie. — Ajoutons qu'un état nerveux, en devenant conscient, ne change pas de nature, comme une invention en devenant célèbre ne se transforme pas, mais qu'il acquiert une tout autre énergie, non pas créée, empruntée seulement aux cellules nerveuses où il se répand, comme l'invention devenue célèbre devient une puissance formée par les forces additionnées des individus qui l'emploient. En même temps, l'état nerveux conscient prend une valeur psychologique qu'il n'avait pas, par son aptitude singulièrement accrue à s'associer avec d'autres états, comme l'invention célébrée prend une valeur sociale qui lui manquait, par ses chances incomparablement plus grandes désormais de se combiner avec d'autres idées magistrales.

Dégageons une nouvelle analogie, implicitement supposée dans ce qui précède. Sans la conscience, pas de mémoire; et sans la mémoire pas de conscience. Ces deux termes sont solidaires. Ce dont on a eu le plus nettement conscience, ce qui a le plus frappé ou passionné, c'est, toutes choses égales d'ailleurs, ce que l'on oublie le moins; et il n'est pas de conscience éveillée sans lucidité du souvenir. De même, sans gloire (ou sans notoriété) point d'imitation; et sans imitation, point de gloire. L'un ne va pas sans l'autre. L'éclat d'une doctrine se mesure au nombre de ses adeptes, et un dogme ou un rite, une connaissance et un procédé, courent, toutes choses égales d'ailleurs, d'autant moins de risques de tomber en désuétude ou en oubli qu'ils

se sont imprimés en exemplaires plus nombreux dans les cerveaux publics, c'est-à-dire qu'ils ont eu plus de renommée. Enfin, il n'est pas de grande gloire possible dans un pays sans moyens nombreux et rapides de communication et de correspondance, en d'autres termes sans facilité d'imitation. — L'imitation se trouve ainsi correspondre exactement à la mémoire; elle est en effet la mémoire sociale, aussi essentielle à tous les actes, aussi nécessaire à tous les instants de la vie de société, que la mémoire est constamment et essentiellement en fonction dans le cerveau. — Précisons mieux encore. La mémoire est double comme le moi. En tant qu'elle répète et retient des jugements, elle est souvenir proprement dit, notion; en tant qu'elle répète et retient des buts, des décisions, elle est habitude, moyen. Semblablement, l'imitation est de deux sortes comme la gloire : quand elle consiste dans la répétition d'une idée nouvelle, d'une découverte, propagée de bouche en bouche, elle se nomme préjugé, notion sociale; s'il s'agit de la répétition d'un procédé nouveau, d'une invention, elle prend le nom d'usage. Or, un usage n'est-il pas une habitude sociale? et le préjugé, dans la meilleure acception du mot, n'est-il pas le fixateur social des découvertes (plus ou moins vraies du reste) comme le souvenir est le fixateur cérébral des perceptions? Et n'est-ce pas toujours et uniquement par une série continue d'illustrations variées, de tous degrés et de toutes sortes, que s'alimente, que se grossit indéfiniment le trésor séculaire des préjugés et des usages, comme c'est par une suite continue d'actes de conscience que l'individu s'approvisionne et s'enrichit d'habitudes et de souvenirs?

V

Ou je me trompe fort, abusé peut-être, mais abusé bien profondément, par le mirage de l'Analogie, ou l'histoire en réalité se comprend mieux, grâce au point de vue que j'indique. Son désordre n'a plus lieu d'étonner, car il n'est que superficiel. On a cherché en vain le lien et la loi des événements historiques, la raison de leur enchaînement bizarre, où l'on a voulu voir bon gré mal gré un développement. C'est qu'en fait ils se suivent, non seulement sans se ressembler, mais sans se pousser toujours ou du moins sans se déterminer rigoureusement; ils s'entre-choquent plus qu'ils ne s'entre-explicitent; et ce n'est pas au précédent ni au suivant que chacun d'eux se rattache par un lien vraiment logique, mais à une ou plutôt à plusieurs séries de répétitions régulières, vitales ou sociales, dont il est le point de rencontre supérieure. Ils se précipitent les uns sur

les autres comme les états de conscience successifs de l'esprit individuel. Qu'un homme s'amuse à noter, avec l'exactitude possible, et par le menu, la suite des petites sensations visuelles, acoustiques, olfactives, les petites actions musculaires ou autres, pas, gestes, paroles, etc., dont s'est composée une de ses journées; et qu'il essaye ensuite de trouver la formule de cette série, le mot de ce rébus! Il n'y réussira ni mieux ni plus mal que l'historien philosophe ne parvient à *légiférer* l'histoire, série des états de conscience nationaux. Qu'importe, après tout, que l'entrée des sensations et des suggestions dans les réservoirs du souvenir et de l'habitude, ou l'entrée des découvertes et des inventions dans les musées de la Tradition et de la Coutume, soit accidentelle et désordonnée! L'essentiel est que ces choses entrent; après quoi, elles se classent et s'organisent dans chacune des catégories distinctes, ci-dessus énumérées, de la Logique individuelle et de la Logique collective. L'ordre historique cherché, il est là, dans les produits accumulés de l'histoire, dans les grammaires, dans les codes, dans les théologies ou les corps de sciences, dans les administrations et les industries ou les arts, d'une civilisation donnée, mais non dans l'histoire elle-même, comme l'harmonie de l'âme est dans l'arrangement intérieur et vraiment merveilleux de ses souvenirs, non dans l'activité du moi qui les a recueillis à droite et à gauche.

Autant les découvertes scientifiques, par exemple, ou les inventions industrielles qui se succèdent immédiatement dans un temps s'enchaînent peu ou s'enchaînent mal, autant, à une époque quelconque, le groupe des anciennes découvertes qui constituent la géométrie ou l'astronomie, la physique même ou la biologie de cette époque, et le groupe des anciennes inventions qui composent son art militaire, son architecture, sa musique, ont de cohésion relative. Car, parmi les innovations toutes un moment célèbres et à la mode, que leur vogue a introduites dans le chœur sacré de leurs aînées, le temps opère un triage; beaucoup sont éliminées, comme révélant quelque contradiction cachée avec la majorité des anciennes; et l'importance définitive de celles qui sont maintenues est loin de se proportionner au degré d'éclat de leur introduction. Celles qui se confirment ou s'entr'aident se rapprochent à la longue, celles qui se sont étrangères se séparent; et leur fécondité véritable, lentement apparue, en lumières ou en forces, en vérités ou en sécurités plus ou moins précieuses, établit entre elles une hiérarchie momentanément fixe que les degrés divers de leur premier succès ne faisaient nullement prévoir.

En d'autres termes, ce n'est pas précisément entre les diverses

innovations successivement célèbres, mais surtout entre les diverses imitations prolongées dont chacune d'elles est le foyer d'émission, que l'accord logique apparait. Et il est à remarquer que, par suite d'une épuration logique incessante, leur cohésion est proportionnelle à leur ancienneté. Dans leur tassement social, en effet, les découvertes et les inventions qui se répandent et s'enracinent par degrés, traversent des phases comparables à celles que parcourent, dans leur consolidation analogue au fond de la mémoire individuelle, les perceptions et les actions ; et, comme celles-ci, elles se distinguent en plusieurs *strates* qui se réduisent, ce me semble, à trois. A la surface, est cette couche assez peu homogène d'idées apprises et d'habitudes acquises plus ou moins récemment qui forment ce qu'on appelle l'*opinion* et les *goûts* d'un peuple ou d'un homme. Au-dessous repose un ensemble de convictions et de passions plus longuement élaborées, et plus cohérentes entre elles quoique, d'ailleurs, elles puissent être en contradiction avec les éléments de la couche supérieure : à savoir la *tradition* et la *coutume*, quand il s'agit d'une société, l'esprit et le cœur quand il s'agit d'un individu. Mais, plus profondément encore, il y a ce tissu serré de principes et de mobiles à peu près inconscients et incommutables qui se nomme le *génie* et le *caractère*, soit national, soit individuel.

Est-ce à dire cependant, parce que la série des états de conscience ou des faits historiques ne se déroule pas logiquement, que la logique leur soit étrangère ? Non, car chaque état de conscience pris isolément est déjà un petit système, un choix tout au moins des impressions les plus instructives ou répondant le mieux à la préoccupation momentanée de la pensée parmi toutes celles qui se présentent, et aussi bien une soigneuse élimination, comme Helmholtz notamment l'a bien montré en ce qui concerne les impressions visuelles, de toutes celles qui ne concourent pas avec les élues ou qui les contredisent. A chaque instant, nous sommes assaillis et importunés de sensations oculaires telles que les mouches volantes, qui, si nous les remarquions toujours, si le *moi* les accueillait dans son élite, empêcheraient le jugement de localisation ou d'objectivation systématique des impressions rétiniennees seules remarquées. Aussi restent-elles inaperçues comme les bourdonnements d'oreilles qui, n'étant point susceptibles non plus d'être localisés et objectivés, ne pourraient rentrer dans le système des bruits du dehors que nous situons toujours. Combien d'autres images intérieures traversent ainsi, sans même y jeter une ombre à nos yeux, le spectacle de notre conscience ! Or, il en est de même de la conscience sociale, de la célébrité, qui, entre mille inventions ou découvertes restées obscures,

et dont plusieurs, bien que sérieuses, sont étouffées comme contredisant quelque croyance établie ou contrariant quelque désir puissant, choisit toujours la plus propre à accroître et à fortifier momentanément la masse de foi et de confiance populaires, en d'autres termes celle qui satisfait le mieux la curiosité et remplit le mieux les espérances du public, ou qui flatte le plus ses opinions et ses goûts.

Donc et en résumé, sur plusieurs couches épaisses de souvenirs et d'habitudes tassés, classés, systématisés; de souvenirs, c'est-à-dire d'anciennes perceptions transformées en concepts, et d'habitudes, c'est-à-dire d'anciens buts transformés en moyens, — sur cet amas d'alluvions judiciaires et volontaires du passé, le moi actuel erre çà et là, comme un feu follet; le moi, c'est-à-dire un apport incessant de nouvelles perceptions, de nouvelles fins qui vont bientôt subir des transformations analogues. Telle est la vie mentale de l'individu. — Et la vie sociale est toute semblable. Sur un amoncellement multiple et mille fois séculaire de traditions, et d'usages mêlés, combinés, coordonnés, — de traditions, c'est-à-dire d'anciennes découvertes vulgarisées devenues *pré-jugés* anonymes, rassemblées, par faisceaux distincts, en langues, en religions, en sciences, — et d'usages, c'est-à-dire d'anciennes inventions tombées aussi dans le domaine commun, devenues des procédés et des façons d'agir connus de tous, groupées harmonieusement en mœurs, en industries, en administrations, en arts, — sur ce legs prodigieux d'une antiquité incalculable, s'agite sans cesse quelque point brillant et multicolore dont la trainée s'appelle l'histoire; ce point, c'est le succès ou la gloire du jour, le changeant foyer de la rétine sociale pour ainsi parler, qui se tourne successivement vers toutes les découvertes et toutes les inventions nouvelles, vers toutes les initiatives en un mot, destinées à une vulgarisation pareille.

Si je ne me trompe, il y a là une analogie des plus frappantes, qui peut se substituer avantageusement à la comparaison répétée à satiété, mais si artificielle et si forcée dans le détail, des sociétés avec les organismes. Ce n'est pas à un organisme que ressemble une société, et qu'elle tend à ressembler de plus en plus à mesure qu'elle se civilise; c'est bien plutôt à cet organe singulier qui se nomme un cerveau; et voilà pourquoi la science sociale, comme la psychologie, n'est que la logique appliquée. La société est, en somme, ou devient chaque jour, uniquement un grand cerveau collectif dont les petits cerveaux individuels sont les cellules. On voit combien, à ce point de vue, l'équivalent social du *moi* que les sociologistes contemporains, trop préoccupés de biologie et pas assez peut-être de psychologie, ont vainement cherché, se présente aisément et de lui-

même. On voit aussi que notre rapprochement permet d'attribuer à la croyance humaine son importance majeure dans les sociétés, tandis que la comparaison spencérienne à la mode n'y laisse voir que des désirs combinés, et trahit son insuffisance par son inintelligence manifeste du côté religieux des peuples. — Peut-être m'objectera-t-on qu'un cerveau suppose un corps dont il s'alimente; j'en conviens. Aussi toute société a-t-elle effectivement sous sa dépendance et à son service un ensemble d'êtres ou de choses qu'elle adapte et approprie à ses besoins, et qui, une fois élaborés par elle, sont en quelque sorte ses viscères et ses membres. Ces choses ne font pas partie d'elle-même, si ce n'est peut-être dans une faible mesure au sein des peuplades et des nations esclavagistes, où l'esclave concourt avec la vache et le chien pour nourrir et défendre l'homme libre. Ici la caste servile et la caste plébéienne parfois peuvent être appelées avec quelque vérité l'estomac des patriciens. Mais, là où l'esclavage a disparu, la théorie de la société-organisme a perdu sa dernière ombre de vraisemblance. S'il y a un organisme là, ou quelque chose de semblable, ce n'est point la société, c'est le tout formé par la société d'une part, et d'autre part son territoire cultivé avec les routes et les canaux qui le sillonnent, avec sa faune et sa flore assujetties, ses animaux et ses plantes domestiques, ses forces physiques captées, qui nourrissent, revêtent, guérissent, traînent, portent et servent en tout et pour tout, sans nulle réciprocité à vrai dire, malgré un retour parcimonieux de soins intéressés, les populations des champs et des villes. Cette terre et cette nature humanisées jouent précisément à l'égard de la nation qui les domine le rôle des organes corporels à l'égard du cerveau de l'être supérieur qui vit pour penser et ne pense pas pour vivre, et qui use ou emploie sa vigueur physique au profit exclusif de sa force intellectuelle. — On a comparé le réseau des télégraphes au système nerveux! le réseau des chemins de fer et des routes au système circulatoire! Mais les nerfs et les fibres nerveuses, mais les vaisseaux sanguins, font partie de l'organisme; est-ce que les fils de fer télégraphiques, les rails et les files de wagons font partie de la société? Qu'on nous montre des peuples où des hommes alignés et se tenant par la main forment d'une ville à l'autre des chaînes électriques, au lieu de nos conducteurs métalliques, et où d'autres hommes circulent d'une ville à l'autre en longues processions continuelles et entrecroisées, au lieu de nos trains de voyageurs et de marchandises!

Si les sociétés étaient des organismes, le progrès social s'accompagnerait non seulement d'une différenciation, mais d'une inégalité croissante; la tendance égalitaire sinon démocratique de toute société qui atteint un certain niveau de civilisation serait donc inexplicable,

ou ne devrait s'interpréter que comme un symptôme de recul social. Il est visible pourtant que ce nivellement graduel et la similitude progressive des diverses classes par le langage, le costume, les mœurs, l'instruction, l'éducation, fortifient entre les hommes d'un même pays le vrai lien social, tandis que, là où la distance et la différence des classes s'accroissent par exception, il s'affaiblit et la civilisation rétrograde. Mais à la lumière de notre analogie, cela s'explique. Le cerveau, en effet, quoique supérieur aux autres organes, se signale entre eux par l'homogénéité relative de sa composition et, malgré ses plis, malgré le cantonnement plus ou moins vague et contestable de ses diverses fonctions dans ses divers lobes, par la ressemblance de ses innombrables éléments, comme le prouvent la rapidité, la facilité de leurs continuel échanges de communications, et leur aptitude, ce semble, à se remplacer mutuellement.

VI

Ici, comme un peu partout d'ailleurs, j'ai comparé le fait social de l'imitation au fait psychologique du souvenir. Mais pour que la justesse de cette comparaison soit bien sentie, il importe de la préciser et de la développer en peu de mots. L'équivalent intime de l'imitation, ce n'est pas à mon sens la mémoire proprement dite, ce que M. Ribot appelle la *reproduction* et la *reconnaissance* des souvenirs. Au-dessous de cette mémoire consciente et intermittente, qui est en réalité, comme nous allons le voir, une combinaison encore plus qu'une reproduction d'images, il y a une sorte de mémoire inconsciente et continue, sans laquelle la première ne s'explique pas. Elle consiste, non en une empreinte fixe et inerte déposée sur la cire cérébrale, mais en une sorte de vibration spéciale, de forme vive, qui ne dure qu'à la condition de se répéter, à peu près comme la tranquillité apparente d'un rayon de soleil dissimule la vitesse et l'instantanéité de ses ondes, créées et détruites, recrées et redétruites, par myriades en un clin d'œil. L'écorce grise du cerveau, M. Taine l'a montré, est un organe essentiellement *répétiteur* et *multiplicateur* des ébranlements nerveux qui lui sont transmis par un point quelconque de sa surface et de là rayonnant¹. Une impression quelconque est communiquée à un élément de ce milieu agité; aussitôt elle se répercute en autant d'échos multiples et fidèles qu'il y a d'autres éléments. J'assimile cette répercussion, cette extension superficielle de toute nouveauté apportée du dehors,

1. Voir l'*Intelligence*, t. I, p. 330 et 333.

à l'imitation-mode. Elle est accompagnée de conscience par la même raison que l'imitation-mode est accompagnée de célébrité, de notoriété tout au moins et d'une sorte de gloire : l'innovation sociale qui, par un triomphe rapide sur des rivales refoulées, a envahi le champ social, a rencontré des résistances dans sa course heureuse à l'universalité; et de même l'idée ou l'image consciente a dû lutter pour établir sa vulgarisation cérébrale dont la conscience est l'expression pure et simple. Ce n'est pas tout, son succès n'est pas complet, si, après s'être propagée de cellule à cellule, elle ne continue à se répéter dans le sein de chaque cellule, à mesure même que celle-ci se renouvelle par la nutrition ¹. Cette *conservation* des souvenirs, qui joue un si grand rôle, sous le nom de mémoire organique, dans la théorie savante de M. Ribot, n'est-elle pas analogue à l'imitation continue? Tout ce que nous imaginons, tout ce que nous pensons tend à se perpétuer en habitudes cérébrales, comme tout ce qui a de la vogue dans nos sociétés, en fait de livres ou de pièces de théâtre, de produits manufacturés ou autres, tend à s'enraciner en coutume nationale. Le conscient se consolide par l'inconscient, la célébrité bruyante par le respect silencieux.

Maintenant, quand une image, ainsi produite dans la conscience par une communication rapide de proche en proche, et ainsi conservée par une répétition sur place, vient à se *reproduire* dans le sens de M. Ribot, c'est-à-dire réapparaît à l'état conscient comme à sa première heure, à quoi comparerons-nous cette forme nouvelle du souvenir? J'ai vu, il y a un mois, un bateau torpilleur nouveau modèle, et depuis je n'y ai plus pensé; mais tout à coup cette image m'est revenue aussi vive que le premier jour. Nous le savons, il n'est pas admissible que cette image, après s'être effacée, se soit dessinée de nouveau spontanément; rien de moins concevable que le miracle de cette résurrection. Nous devons admettre que, depuis un mois, je n'ai cessé de porter en moi-même, de plus en plus affaiblie mais persistante, la suite de l'ondulation nerveuse imprimée par la vue du terrible engin. Si aujourd'hui l'image dont il s'agit vient d'émerger de nouveau au grand air de ma conscience, c'est sans doute parce que l'ondulation dont je parle a été simplement renforcée par une circonstance quelconque, comme l'harmonique d'un son qui reste indistincte jusqu'au moment où un appareil, en la renforçant, la détache. Or, cette circonstance, sauf le cas d'une anomalie pathologique, est toujours l'apparition d'une impression ou d'une idée

1. La nutrition, M. Ribot le dit fort bien, est la base première de la mémoire organique. De même, l'hérédité, la génération, est la base première de l'imitation.

nouvelle qui, par association, prête au souvenir rappelé une vigueur singulière. Cette association est, on le voit, une vraie combinaison, puisque le souvenir ancien se soude de la sorte à l'image récente; et désormais cette association tendra elle-même à se répéter intérieurement, devenue un souvenir complexe, formé de souvenirs relativement simples. S'il en est ainsi, et s'il faut croire tout ce que les *associationnistes* nous ont appris à cet égard, je suis autorisé à dire que la soi-disant reproduction des images, en réalité leur agrégation, est l'équivalent psychologique de l'invention. Une invention, nous le savons, inaugure une nouvelle sorte d'imitation, comme une idée ou une pratique inaugure un nouveau genre de souvenir; mais elle n'en est pas moins toujours une rencontre et un *complexus* d'imitations différentes, précédentes, qui se ravivent singulièrement par l'effet de cet heureux croisement. Nous savons que le résultat d'une invention, industrielle par exemple, est d'ouvrir de nouveaux débouchés à la fabrication de chacun des articles, à l'activité de chacun des genres de travail, dont elle est la combinaison ingénieuse, de même que le résultat de l'association des images est de fortifier chacune des images associées. Nous pourrions ajouter qu'une invention industrielle équivaut à une association industrielle, et nous comprendrions mieux l'exactitude du terme d'association choisi pour exprimer le phénomène psychologique analogue suivant nos vues ¹. N'oublions pas que chacun des souvenirs relativement élémentaires dont une idée nouvelle est la synthèse a commencé par être lui-même une synthèse de souvenirs plus simples encore, et nous aurons lieu d'approuver M. Ribot quand il insiste pour faire remarquer que le caractère essentiel d'un souvenir est d'être une *association dynamique* d'éléments nerveux.

Les maladies de la mémoire, si bien étudiées par le même psychologue, rappellent fort les maladies de l'imitation, dont nul ne paraît sentir l'importance, quoique, sous d'autres noms, les phénomènes que j'appelle ainsi préoccupent avec raison l'économiste, le politique et l'historien. Il y a des amnésies et des hypermnésies, des suppressions et des surexcitations malades de mémoire. L'amnésie temporaire, quand elle est totale, comme dans le vertige épileptique, correspond à ces catastrophes militaires ou épidémiques (peste de Florence, famine, tremblement de terre) qui suspendent momentanément, au sein d'une population laborieuse, l'exercice de tous les métiers, de toutes les espèces d'imitation. Les brusques interruptions révolutionnaires dans les traditions des peuples sont de même

1. Voir à ce sujet, dans la *Revue d'économie politique* de M. Gide (deux dernières livraisons de 1888), nos articles sur les *Deux sens de la valeur*.

nature. Si cette amnésie-là se prolongeait, ce serait la mort. Il n'y a de durable que l'amnésie partielle. Celle-ci peut être comparée à ces fléaux tels que la maladie des vers à soie ou le phylloxéra, qui s'abattent sur une industrie particulière et la détruisent pour un temps ou pour toujours. Si la substance nerveuse n'est pas détruite, si du moins la modification nerveuse qui constitue le cliché organique de l'image n'est pas effacée, la mémoire peut être suspendue sans être abolie; ce cas rappelle celui où, à la suite d'une dévastation belliqueuse, un métier cesse de fonctionner, mais sans que les ouvriers habiles à l'exercer ou les ingénieurs aptes à le diriger et à le réorganiser de nouveau, si les circonstances le permettent, aient été tués ou aient perdu leur aptitude. Ne confondons pas l'amnésie, l'oubli maladif, avec l'oubli normal. Ce dernier genre d'oubli est la condition première de toute mémoire : on n'imagine n'importe quoi qu'en oubliant momentanément les images en rivalité ou en hostilité avec celle qu'on fixe; mais on ne les oublie dans ce cas que parce qu'on les remplace avec avantage; car, précisément, les états de conscience qui s'excluent, ou qui s'excluent le plus nettement, sont les états de même nature qualitative (relevant du même sens, de la vue ou de l'ouïe par exemple)¹, et dont le plus fort refoule le plus faible. De même, la désuétude est la condition première de toute coutume nouvelle : les haches de bronze n'ont pu se répandre qu'en faisant perdre l'art de fabriquer les haches de pierre; mais celles-ci ont été, est-il nécessaire de le dire? remplacées de la sorte avantageusement, comme l'a été l'arquebuse par le mousquet, la diligence par la locomotive. J'ai essayé ici même (juillet et août 1888) de formuler les lois de cette *désimitation* comme Stuart Mill a essayé, quelque part, de rechercher les lois de l'oubli.

Les hypermnésies générales sont analogues à ces fièvres générales de surproduction que l'exagération du crédit suscite de temps à autre et qui préparent des *krachs* meurtriers. Partielles, elles ressemblent à ces extravagances de fabrication qui se limitent à certaines industries, par exemple à la création de nouveaux chemins de fer. Ne pas confondre non plus ces surexcitations morbides, nées d'espérances chimériques, avec les excitations normales de l'imitation ou de la mémoire. Quand un souvenir est ravivé, même avec

1. Voir ce que dit Herbert Spencer à ce sujet dans sa *Psychologie*, 1^{er} vol., p. 236 et suivantes. « La saveur des choses que nous mangeons, dit-il notamment, nous empêche très peu de raviver dans notre pensée une personne que nous avons vue hier... Mais les sons que nous entendons actuellement tendent à exclure décidément de la conscience d'autres sons auxquels nous désirons penser; les sensations visuelles entravent beaucoup les idées visuelles », surtout les idées visuelles semblables par la force ou la couleur.

une intensité exceptionnelle, par une perception qui se l'associe, quand un métier est mis en activité, même fiévreuse, par une découverte qui lui ouvre un nouvel emploi, il n'y a rien là de maladif.

Suivant M. Ribot, la destruction des mémoires suit un ordre précisément inverse de la marche de leur formation. Les souvenirs les plus récents, comme moins stables, sont détruits avant les plus anciens. Dans la mesure où cette loi est vérifiable, elle répond à celle qui régit la décadence des arts et des industries de tout genre dans une société civilisée en train de retomber dans la barbarie, par l'effet d'un désastre national. Les métiers les moins atteints sont les plus profondément, c'est-à-dire en général, non toujours, les plus anciennement ancrés dans les habitudes des populations. Les professions les plus élevées, celles qui répondent à des besoins de luxe plus modernes, sont d'abord anéanties.

En ai-je dit assez pour convaincre le lecteur que je ne me suis pas payé de mots en assimilant la mémoire à l'imitation?

G. TARDE.